

38.289

Numero Specimen de
publicite. 1^{er} mars
1891
(De la plus grande rareté)

Vente Lucien Graux

11-12 - 12-59 N°26

100.000 F

28-9-59

LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



Le Numéro : DIX Francs — Abonnements : CENT Francs

La CONQUE n'aura que douze numéros tirés chacun à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe. Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.

COLLABORATEURS : MM. Michel ARNAULD, Henry BÉRENGER, Léon BLUM, Edmond FAZY, André GIDE, Eugène HOLLANDE, Claude MOREAU, Maurice QUILLOT, Paul VALÉRY, Pierre LOUYS.



Désormais chaque numéro de LA CONQUE sera précédé d'un frontispice en vers, inédit, signé d'un des poètes les plus justement admirés de ce temps. MM. Léon DIEZ, José-Maria DE HÉRÉDIA, Maurice MAETERLINCK, Stéphane MALLARMÉ, Jean MORÉAS, Henri de RÉGNIER, Paul VERLAINE, Francis VIELÉ-GRIFFIN ont bien voulu accepter d'inaugurer ainsi chaque livraison de la jeune revue.

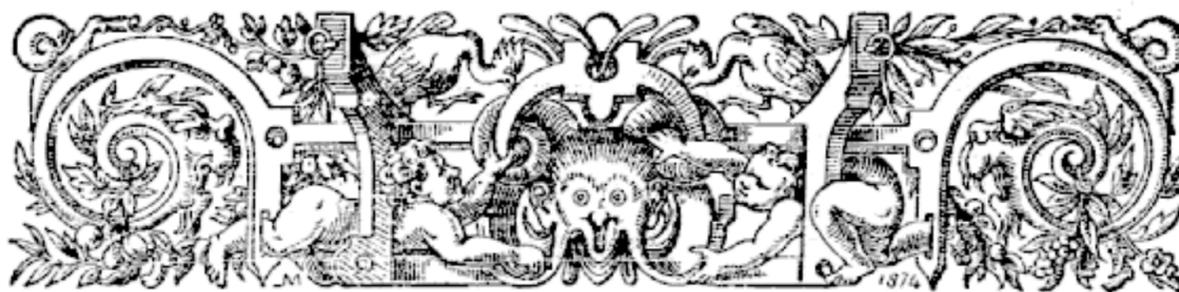
PROGRAMME DU 1^{er} MARS

<i>Narcisse parle</i>	PAUL VALÉRY.
<i>L'Indifférent</i>	MICHEL ARNAULD.
<i>L'Ascension</i>	EDMOND FAZY.
<i>Sonnet</i>	LÉON BLUM.
<i>Nuit d'Idumée</i>	ANDRÉ GIDE.
<i>Tristesse</i>	EUGÈNE HOLLANDE.
<i>Le Soir au Luxembourg</i>	HENRY BÉRENGER.
<i>La Nuit sur l'Idole</i>	P. L.



Envoyer les manuscrits et les abonnements à M. Pierre LOUYS, 49, rue Vineuse.





La Conque

NARCISSE PARLE

NARCISSÆ PLACANDIS MANIBUS

O frères, tristes lys, je languis de beauté
Pour m'être désiré dans votre nudité
Et, vers vous, Nymphes ! nymphes, nymphes des fontaines
Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines
Car les hymnes du soleil s'en vont !...

C'est le soir.

J'entends les herbes d'or grandir dans l'ombre sainte
Et la lune perfide élève son miroir
Si la fontaine claire est par la nuit éteinte !
Ainsi, dans ces roseaux harmonieux, jeté
Je languis, ô saphir, par ma triste beauté,
Saphir antique et fontaine magicienne
Où j'oubliai le rire de l'heure ancienne !

Que je déplore ton éclat fatal et pur,
Source funeste à mes larmes prédestinée,
Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur
Mon image de fleurs humides couronnée...
Hélas ! l'Image est douce et les pleurs éternels !...
A travers ces bois bleus et ces lys fraternels
Une lumière ondule encor, pâle améthyste
Assez pour deviner là-bas le *Fiancé*
Dans ton miroir dont m'attire la lueur triste,
Pâle améthyste ! ô miroir du songe insensé !
Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée
Dont bleuit la fontaine ironique et rusée ;
Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs...
Mes lentes mains dans l'or adorable se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent,
Et je clame aux échos le nom des dieux obscurs !

Adieu ! reflet perdu sous l'onde calme et close,
Narcisse, l'heure ultime est un tendre parfum
Au cœur suave. Effeuille aux mânes du défunt

(B.N)

Rév. m. Ye
608

(1)

Sur ce glauque tombeau la funérale rose.

Sois, ma lèvre, la rose effeuillant son baiser
 Pour que le spectre donne en son rêve apaisé,
 Car la Nuit parle à demi-voix seule et lointaine
 Aux calices pleins d'ombre pâle et si légers,
 Mais la lune s'amuse aux myrtes allongés.

Je t'adore, sous ces myrtes, ô l'incertaine !
 Chair pour la solitude éclore tristement
 Qui se mire dans le miroir au bois dormant,
 O chair d'adolescent et de princesse douce !
 L'heure menteuse est noble au rêve sur la mousse
 Et la délice obscure emplit le bois profond.
 Adieu ! Narcisse, encor ! Voici le Crépuscule.
 La flûte sur l'azur enseveli module
 Des regrets de troupeaux sonores qui s'en vont !...
 Sur la lèvre de gemme en l'eau morte, ô pieuse
 Beauté pareille au soir, Beauté silencieuse,
 Tiens ce baiser nocturne et tendrement fatal,
 Caresse dont l'espoir ondule ce crystal !

Emporte la dans l'ombre, ô ma chair exilée
 Et puis, verse pour la lune, flûte isolée,

Verse des pleurs lointains en des urnes d'argent.

(Fragment)

PAUL VALÉRY.

L'INDIFFÉRENT

u fronton, dénué des masques et d'emblèmes,
 Sans lierre ni roses, sans éveil d'oiseau
 Ni froisement de plis soyeux, les pierres blêmes
 S'ouvraient, comme un regard aveugle sur les eaux.

Le vent n'y berçait qu'un subtil souffle d'énigme.
 — Nuls rayons transparus sous la porte, les nuits ;
 Nuls bruits, ne dénonçaient la présence anonyme
 D'un maître venu là songer d'anciens ennuis.

Il émanait du marbre une pourpre vivante,
 Pour l'adieu du soleil sombrant vers le cap noir ;
 — Mais quel amour secret de gloire ou d'épouvante
 Vibrant, dans cette lutte avec les feux du soir !...

— Des pâtres, qui chantaient les pâles indolences,
 Ont frissonné d'horreur aux premières étoiles ;
 Les marchands accourus pour étaler des toiles,
 En fuyant, ont brisé leurs poids et leurs balances ;

Et les chefs, qui traînaient le bronze de leur glaive
 Dans l'ombre droite et sereine des chapiteaux,
 Ont frémi, tant la dalle éprise d'un vieux rêve
 Dormait, indifférente à tous grossiers échos...



Or, pareil aux camps sans rois, aux temples sans cultes,
 Aux tours vierges, comme le marbre inhabité,
 Blancs degrés, dôme clair au dessus des insultes,
 Siégeait inaltérable en sa viduité,

La rage a sonné l'alarme : — De la Cité
 Belliqueuse et des bois, guerriers au geste brusque
 Doux pasteurs, au parler mystérieux,
 Peseurs d'or, plèbe prompte à ses Dieux,

Pèlerins méconnus que le silence offusque,
 Gravirent furieux la crête du rocher.
 Leur main rude, arrachant la ronce et la lambrusque,
 Joignit l'yeuse au frêne en tragique bucher : .

— Et voila, quand l'Azur palpitait sur la flamme,
 Que, las de secouer les torches, oublieux
 D'épier, dans l'éclair bleu, la fuite de l'Âme,
 Devant le meurtre inepte ils ont fermé les yeux !...



Un informe débris fume sous la bruine,
 Où se dressait le trône et le plafond du cèdre.
 Le crépuscule pleure et chuchotte aux ruines
 Le mystère défunt dont la Mort tient la clé :

Car la baine, qui veut son œuvre sans remède
 S'acharne vainement aux dalles de l'exhèdre :
 Nul regard, en fouillant l'autel enviolé,

Sous le frémissement de la cendre encor tiède
 Ne voit saigner le cœur d'un Phénix envolé...

MICHEL DEROSNE.

957

L'ASCENSION

LA nuit tombe, Jésus a disparu, ravi
 Dans une gloire d'or vers une autre demeure :
 L'âme du monde en deuil se désespère et pleure
 Le départ du rêveur que son rêve a suivi ;

Madeleine à genoux sanglote un peccavi
 Suprême et songe au vain délice enfui de l'heure
 Où l'Amant-Dieu charmé baisait comme on effleure
 Ce front plus pur que ceux des vierges de Lévi ;

Et le Disciple élu, Jean, les yeux levés, semble
 Dire à son Maître absent quelque chose en secret :
 « Te ressouviendras-tu que nous fûmes ensemble ? »

Puis il s'afflige ; hélas, l'Homme de Nazareth
 N'est plus, et le ciel voile en son lointain mystère
 Le Dieu par qui toujours sera triste la terre.

EDMOND FAZY.

SONNET

LA nuit l'eau calme des bassins
 Au reflet des lumières vagues
 Forme d'imaginaires vagues
 Et de fantastiques dessins.

Ce sont de bizarres coussins
 Brodés de colliers et de bagues
 Des chevaliers dressant leurs dagues
 Des fleurs larges comme des seins...

...Des formes chétives et frêles
 De femmes et de sauterelles
 D'oiseaux clairs et de papillons

Dansent aussi sur l'eau tranquille
 Dont l'éclair fuyant des rayons
 Respecte le rêve immobile.

LÉON BLUM.

NUIT D'IDUMÉE

AZUR s'est attristé. Je crois que des nuées
 Passent sur les clartés d'astres, exténués.
 Un hymne a brisé l'extase mystérieuse
 La brume vêt une forme mystérieuse.
 « Soudaine opacité de mon rêve immobile,
 Bénie ! ô Vision — si mon âme nubile
 Eut ignoré le deuil de tes enchantements
 Triste spectre ! et l'ennui — tous les ennuis dormans
 Que tu faisais lever à ton premier paraître.
 Déjà lorsque j'étais penché vers ma fenêtre
 Deux fois, je me souviens tu t'es penché vers moi
 Et, tant ton voile était plein d'étoiles — pourquoi ?
 Déjà deux fois, vers toi, mes mains se sont tendues
 Sans toucher que l'Ennui des vides étendues.
 — Un peu de brume qui s'accroche aux doigts, rosée,
 Pan de robe déchiqueté, morte corolle,
 S'évapore parmi l'espérance brisée —
 Parfum dont le regret exhalé se désole.
 Mes désirs vers tes yeux ne vont plus te proscrire
 Je sais trop le néant que recèle ton voile
 Ton pâle regard n'est malgré tout son sourire
 Qu'un trou dans le brouillard où brûle un jour d'étoile :
 Mes bras levés vers tes cheveux mystérieux
 S'enfonceraient en vain dans tes profonds orbites,
 Sans l'atteindre, astré clair, jour lointain de tes yeux.
 Au souffle suppliant que ma lèvre suscite
 Vers ta bouche nocturne et ton baiser obscur
 S'éparpille ton voile, et la brume envolée
 Devant l'éveil du rêve a montré, désolée,
 Le solitaire Ennui de l'éternel Azur.
 Ah ! cesse de pencher tes sourires, ah ! cesse
 De sourire, — j'ai peur de frôler ta caresse
 Et que mon cœur se pâme ; ah ! cesse de pencher
 Vers mon front tes cheveux où l'azur étranger
 D'un ciel de rêve a répandu son bleu vertige,
 Car tes cheveux fuiront parmi l'azur en pleur,
 Rosée ! et quand le ciel pâlera, triste fleur
 Tu faneras dessus ta chancelante tige
 Éparpillant dans l'air un sanglottant vertige
 — Et je me retrouverai tout seul ! —

*Il continue de se désoler quelque temps
 Un peu de jour paraît aux vitres des croisées
 Le brouillard se disperse et s'éploie en rosées.*

Sur l'azur pâissant déjà la nuit s'achève
 Et se fanent les fleurs chimériques du rêve
 En mes doigts désolés d'une si vide étreinte
 Tige flétrie et corolle d'aurore atteinte

Deuil blanc de l'aube après le sourire des nuits
 Qui s'éplore, brume égarée au vent ; et puis
 Le soleil qui va me retrouver les mains jointes.

*L'ange est parti ; maintenant il regrette
 Puis se redresse à l'orgueil d'une feinte victoire.*

Je sais bien que la nuit en eût été plus belle
 Plus bleue aussi la clarté céleste et plus telle
 Que mon rêve déçu l'objectait vaguement
 Pour occuper mon âme inquiète au moment
 D'être seule et tremblante de son inquiétude.
 C'est fini. Reprenez votre grave attitude
 Yeux éteints et bras retombés pour reliaer
 Les mains prises encore au geste de prière,
 Et... va-t-en, fleur menteuse ! évade-toi, chimère !
 Je suis seul ! Je suis seul ! Et je m'en vais prier.

ANDRÉ GIDE.

TRISTESSE

ÉSPÉRANCE, va t'en ! fuis, vain nuage rose
 Qui crèves dès qu'un vent dans le ciel a passé.
 Arrière ! ô souvenirs, mon âme vous est close :
 A quoi bon m'attendrir sur un rêve effacé ?

Vierge pâle aux yeux d'or en ma tristesse éclose,
 Ouvre tes bras d'ivoire à ton amant lassé.
 Que sur mon front brûlant ta main froide se pose
 Et dormons sur des fleurs dans l'oubli du passé.

Viens ! dans un marbre dur j'ai creusé notre couche.
 Lorsque j'aurai rivé mes lèvres à ta bouche
 O Mort ! nul ne pourra troubler notre sommeil.

Vierge pâle aux yeux d'or, maîtresse caressée,
 Viens me donner enfin le repos sans réveil :
 La place est toute à toi, j'ai tué ma pensée !

EUGÈNE HOLLANDE.

LE SOIR AU LUXEMBOURG

PAR tous les souvenirs dont l'ont peuplé nos âmes,
 Et par tous ceux dont il fait vibrer notre chair,
 Souvenirs de pensée ou souvenirs de femmes,
 Le Luxembourg nous est un confident très cher.

Sur les grands marronniers de l'Ouest le soir repose,
 Océan de lucurs plutôt que de couleurs
 Où, parmi des courants bleus traversés de rose
 Vénus nage au-dessus des arbres et des fleurs.

Dans ce décor savant de la rare culture
 Où l'art italien des maîtres a passé,
 La grise architecture et la blanche sculpture
 Evoquent ta noblesse et ta grâce, ô passé...

La noblesse des rois et la grâce des reines
 Au temps des beaux palais et des marbres anciens,
 Images que pour nous ont faites plus sereines
 La Mémoire et le Soir, ces deux magiciens !

Un clair-obscur élyséen idéalise
 Le paysage pur aux muets horizons
 Et fond en un accord parfait de clarté grise
 Les urnes pâles, l'eau glauque, les bleus gazons.

Symbole d'une vie au-dessus de la vie,
 Mirage vespéral aux fluides appâts,
 Impression trop rare et partout poursuivie
 D'un univers qui pouvait être, et qui n'est pas !

Accueillons-en du moins l'image en nos Génies :
 Qu'en notre âme semblable à ce calme jardin,
 La nature et les arts mêlent leurs harmonies,
 Comme en un bois sacré loin du fracas mondain !

Qu'un peuple délicat de femmes y circule
 Dont les yeux nous soit bons, dont les cœurs nous soient doux.
 Surtout réalisons comme ce crépuscule
 L'accord, même illusoire, entre la vie et nous !

HENRY BÉRENGER.

Août 1890.

LA VIERGE

La Nuit sur l'Idole

C'est l'argent bleu qui luit sur les lacs
 Dans le crépuscule de la lune.
 C'est l'encens rare et l'irréel nard
 Saphir et lapis d'eau et de brume
 C'est le geste des chevaliers noirs
 Au vol des blancheurs que l'ombre azure
 Naissant en corps les tremblants hanaps
 C'est l'air inconnu, l'été nocturne,
 Et la clarté du ciel sidéral.

Du haut du chœur les grands rayons pâles
 Tombent allongés au pied des murs
 La nuit limpide aux lueurs bleuâtres
 Pure comme une aube au mois d'élul
 Glisse et descend du haut des vitrages
 Tandis qu'au dehors les Acturus
 Font la nuit claire et les brises calmes
 Tout au haut des nefs, dans l'air du sud
 Les vitraux peints filtrent les étoiles

Tu scintilles. Tes yeux sont très purs,
 Etoile qui vis ! et tes mains chastes !
 Sus-je autrefois quel éternel flux
 Vague avec lenteur en tes cils graves ?
 Jusqu'à tes pieds, de hauts plis obscurs
 Plongent agrandis dans l'ombre large
 Et le Psalmiste, un doigt sur le luth
 Epie en extase au ras des dalles
 L'astral rayon de tes longs yeux nus

De tes yeux nus où la nuit diffuse
 Eclaircit un peu d'air vespéral
 Où vaguement s'exalte et fulgure
 Un reste de gloire et d'or lilas
 Quand leurs feux seuls du noir se divulguent
 Charnes lumineux aux nuls regards
 Vers qui si calme, ençor qu'éperdue,
 Dans un frisson lent monte ma foi
 O Constellée aux yeux taciturnes !

P. L.



EN PRÉPARATION



Paul Valéry	<i>Carmen mysticum.</i>
Maurice Quillot	<i>Sonates & cliniques.</i>
Claude Mercau	<i>Emaux sur Or & sur Argent.</i>
Eugène Hollande	<i>Beauté.</i>
André Gide	<i>De la Prose.</i>
Edmond Fazy	<i>Antigone.</i>
Léon Blum	<i>Des Yeux.</i>
Henry Bérenger	<i>Poésies.</i>
Michel Arnauld	<i>Les Adorantes.</i>
P. L.	<i>La Vierge.</i>



LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.

Japon n° dix-sept

Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE sera précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit, signé d'un des poètes les plus justement admirés de ce temps. Après M. LECONTE DE LISLE, dont nous publions aujourd'hui le poème, MM. Léon DIERX, José - Maria DE HÉRÉDIA, Maurice MAETERLINCK, Stéphane MALLARMÉ, Jean MORÉAS, Charles MORICE, Henri de RÉGNIER, Paul VERLAINE, Francis VIELÉ-GRIFFIN ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

PROGRAMME DU 15 MARS

Soleils ! Poussière d'or... LECONTE DE LISLE.

<i>L'Indifférent</i>	MICHEL ARNAULD.
<i>Narcisse parle</i>	PAUL VALÉRY.
<i>Tristesse</i>	EUGÈNE HOLLANDE.
<i>Le Soir au Luxembourg</i>	HENRY BÉRENGER.
<i>L'Ascension</i>	EDMOND FAZY.
<i>Sonnet</i>	LÉON BLUM.
<i>La Nuit sur l'Idole</i>	P. L.



Envoyer les manuscrits et les abonnements
à M. Pierre LOUÏS, 49, rue Vineuse.

*La Conque paraîtra en douze livraisons, du 15 mars
au 1^{er} septembre 1891.*

*Chacune de ses livraisons sera précédée d'un frontis-
pice en vers. Nous publions aujourd'hui*

Soleils ! poussières d'or, de M. LÉONCE DE LISLE,

Paraitront ensuite :

L'Odeur sacrée, de M. LÉON DIERX.

Un nouvel Eventail, de M. STÉPHANE MALLARMÉ.

Deux Sonnets, de M. JOSÉ MARIA DE HÉRÉDIA.

Le Mois de Marie, de M. PAUL VERLAINE.

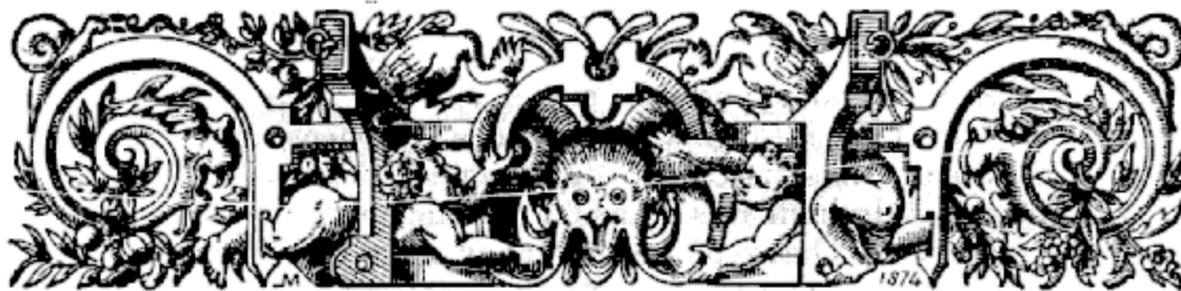
etc., etc.

Toutes ces pièces sont entièrement inédites.

(B.N)



957



La Conque

SOLEILS ! POUSSIÈRE D'OR...

SOLEILS ! Poussière d'or éparse aux nuits sublimes
Où l'esprit éperdu s'envole et plonge en vain !
Vous épanchez sur nous, du fond des bleus abîmes,
La bienheureuse paix du silence divin,
Soleils ! Poussière d'or éparse aux nuits sublimes !

Mais qui sait, ô splendeurs, ravissement des yeux,
Qui déroulez sans fin vos spirales sacrées
Dans l'infini désir d'un but mystérieux,
Qui sait si, loin de nous, des voix désespérées,
De plus amers sanglots ne troublent pas vos cieux ?

Enfers ou Paradis des espaces sublimes,
Tels que nous qui passons, ombres d'un songe vain,
L'inévitable Mort, d'abîmes en abîmes,
Vous entraîne à jamais vers le Néant divin,
Enfers ou Paradis des espaces sublimes !

Ivres et haletants, portés de ciel en ciel
 Par l'aveugle et fougueux torrent des Destinées,
 Pourquoi jaillissez-vous du Vide originel ?
 Que sont des milliards de milliards d'années,
 Quand vient l'heure où tout rentre au repos éternel ?

Soleils, Mondes, Amour, illusions sublimes,
 Désirs, splendeurs ! si tout est éphémère et vain
 Dans nos cœurs aussi bien qu'en vos profonds abîmes,
 Votre instant est sacré, votre rêve est divin,
 Soleils, Mondes, Amour, illusions sublimes !

Croulez donc dans la nuit du Gouffre illimité,
 Mondes ! Vivants soleils, éteignez donc vos flammes !
 Et toi, qui fais un Dieu de l'homme, ô volupté,
 Amour ! Tu peux mourir, ô lumière des âmes,
 Car ton rapide éclair contient l'éternité.

LECONTE DE LISLE.

L'INDIFFÉRENT

 U fronton, dénué de masques et d'emblèmes,
 Sans lierre ni roses, sans éveil d'oiseaux
 Ni froissement de plis soyeux, les pierres blêmes
 S'ouvraient, comme un regard aveugle sur les eaux.

Le vent n'y berçait qu'un subtil souffle d'énigme.
 — Nuls rayons transparus sous la porte, les nuits ;
 Nuls bruits, ne dénonçaient la présence anonyme
 D'un maître venu là songer d'anciens ennuis.

Il émanait du marbre une pourpre vivante,
 Pour l'adieu du soleil sombrant vers le cap noir ;
 — Mais quel amour secret de gloire ou d'épouvante
 Vibrant, en cette lutte avec les feux du soir !...

— Des pâtres, qui chantaient les pâles indolences,
 Ont frissonné d'horreur aux premières étoiles ;
 Les marchands accourus pour étaler des toiles,
 En fuyant, ont brisé leurs poids et leurs balances ;

Et les chefs, qui traînaient le bronze de leur glaive
 Dans l'ombre droite et sereine des chapiteaux,
 Ont frémi, tant la dalle éprise d'un vieux rêve
 Dormait, indifférente à tous grossiers échos...



Or, pareil aux camps sans rois, aux temples sans cultes,
 Aux tours vierges, comme le marbre inhabité,
 Blancs degrés, dôme clair au dessus des insultes,
 Siégeait inaltérable en sa viduité,

La rage a sonné l'alarme : — De la Cité
 Belliqueuse et des bois, guerriers au geste brusque
 Doux pasteurs, prêtres au parler mystérieux,
 Peseurs d'or, plèbe prompte à secourir ses Dieux,

Pèlerins méconnus que le silence offusque,
 Gravirent furieux la crête du rocher.
 Leur main rude, arrachant la roncée et la lambrusquée,
 Joignit l'yeuse au frêne en tragique bûcher :

— Et voilà, quand l'Azur palpitait sur la flamme,
 Que, las de secouer les torches, oublieux
 D'épier, dans l'éclair bleu, la fuite de l'Âme,
 Devant le meurtre inepte ils ont fermé les yeux !..



Un informe débris fume sous la bruine,
 Où se dressait le trône et le plafond du cèdre.
 Le crépuscule pleure et chuchotte aux ruines
 Le mystère défunt dont la Mort tient la clé :

Car la haine, qui veut son œuvre sans remède
 S'acharne vainement aux dalles de l'exhèdre :
 Nul regard, en fouillant l'autel inviolé,

Sous le frémissement de la cendre encor tiède
 Ne voit saigner le cœur d'un Phénix envolé...

MICHEL ARNAULD.

NARCISSE PARLE

NARCISSÆ PLACANDIS MANIBUS

O frères, tristes lys, je languis de beauté
 Pour m'être désiré dans votre nudité
 Et, vers vous, Nymphes ! nymphes, nymphes des fontaines
 Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines
 Car les hymnes du soleil s'en vont !...

C'est le soir.

J'entends les herbes d'or grandir dans l'ombre sainte
 Et la lune perfide élève son miroir
 Si la fontaine claire est par la nuit éteinte !
 Ainsi, dans ces roseaux harmonieux, jeté
 Je languis, ô saphir, par ma triste beauté,
 Saphir antique et fontaine magicienne
 Où j'oubliai le rire de l'heure ancienne !

Que je déplore ton éclat fatal et pur,
 Source funeste à mes larmes prédestinée,
 Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur
 Mon image de fleurs humides couronnée...
 Hélas ! l'image est douce et les pleurs éternels !...
 A travers ces bois bleus et ces lys fraternels
 Une lumière ondule encor, pâle améthyste
 Assez pour deviner là-bas le *Fiancé*
 Dans ton miroir dont m'attire la lueur triste,
 Pâle améthyste ! ô miroir du songe insensé !
 Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée
 Dont bleuit la fontaine ironique et rusée ;
 Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs...
 Mes lentes mains dans l'or adorable se lassent
 D'appeler ce captif que les feuilles enlacent,
 Et je clame aux échos le nom des dieux obscurs !

Adieu ! reflet perdu sous l'onde calme et close,
 Narcisse, l'heure ultime est un tendre parfum
 Au cœur suave. Effeuille aux mânes du défunt
 Sur ce glauque tombeau la funérale rose.

Sois, ma lèvres, la rose effeuillant son baiser
 Pour que le spectre donne en son rêve apaisé,
 Car la Nuit parle à demi-voix seule et lointaine
 Aux calices pleins d'ombre pâle et si légers,

Mais la lune s'amuse aux myrtes allongés.

Je t'adore, sous ces myrtes, ô l'incertaine !
 Chair pour la solitude éclore tristement
 Qui se mire dans le miroir au bois dormant,
 O chair d'adolescent et de princesse douce !
 L'heure menteuse est molle au rêve sur la mousse
 Et la délice obscure emplit le bois profond.
 Adieu ! Narcisse, encor ! Voici le Crépuscule.
 La flûte sur l'azur enseveli module
 Des regrets de troupeaux sonores qui s'en vont !...
 Sur la lèvre de gemme en l'eau morte, ô pieuse
 Beauté pareille au soir, Beauté silencieuse,
 Tiens ce baiser nocturne et tendrement fatal,
 Caresse dont l'espoir ondule ce crystal !

Emporte la dans l'ombre, ô ma chair exilée
 Et puis, verse pour la lune, flûte isolée,

Verse des pleurs lointains en des urnes d'argent.

(Fragment)

PAUL VALÉRY.

TRISTESSE

ESPÉRANCE, va t'en ! fuis, vain nuage rose
 Qui crèves dès qu'un vent dans le ciel a passé.
 Arrière ! ô souvenirs, mon âme vous est close :
 A quoi bon m'attendrir sur un rêve effacé ?

Vierge pâle aux yeux d'or en ma tristesse éclore,
 Ouvre tes bras d'ivoire à ton amant lassé.
 Que sur mon front brûlant ta main froide se pose
 Et dormons sur des fleurs dans l'oubli du passé.

Viens ! dans un marbre dur j'ai creusé notre couche.
 Lorsque j'aurai rivé mes lèvres à ta bouche
 O Mort ! nul ne pourra troubler notre sommeil.

Vierge pâle aux yeux d'or, maîtresse caressée,
 Viens me donner enfin le repos sans réveil :
 La place est toute à toi, j'ai tué ma pensée !

EUGÈNE HOLLANDE.

LE SOIR AU LUXEMBOURG

PAR tous les souvenirs dont l'ont peuplé nos âmes,
 Et par tous ceux dont il fait vibrer notre chair,
 Souvenirs de pensée ou souvenirs de femmes,
 Le Luxembourg nous est un confident très cher.

Sur les grands marronniers de l'Ouest le soir repose,
 Océan de lueurs plutôt que de couleurs,
 Où parmi des courants bleus traversés de rose
 Vénus nage au-dessus des arbres et des fleurs.

Dans ce décor savant de la rare culture
 Où l'art italien des maîtres a passé,
 La grise architecture et la blanche sculpture
 Evoquent ta noblesse et ta grâce, ô passé...

La noblesse des rois et la grâce des reines
 Au temps des beaux palais et des marbres anciens,
 Images que pour nous ont faites plus sereines
 La Mémoire et le Soir, ces deux magiciens !

Un clair-obscur élyséen idéalise
 Le paysage pur aux muets horizons
 Et fond en un accord parfait de clarté grise
 Les urnes pâles, l'eau glauque, les bleus gazons.

Symbole d'une vie au-dessus de la vie,
 Mirage vespéral aux fluides appâts,
 Impression trop rare et partout poursuivie
 D'un univers qui pouvait être, et qui n'est pas !

Accueillons-en du moins l'image en nos Génies :
 Qu'en notre âme semblable à ce calme jardin,
 La nature et les arts mêlent leurs harmonies,
 Comme en un bois sacré loin du fracas mondain.

Goûtons des anciens jours les beautés qu'ils ont eues,
 Et pour que nos esprits modernes soient complets,
 Ayons des souvenirs pareils à ces statues,
 Une mémoire aussi noble que ce palais.

Qu'un peuple délicat de femmes y circule
 Dont les yeux nous soit bons, dont les cœurs nous soient doux.
 Surtout réalisons comme ce crépuscule
 L'accord, même illusoire, entre la vie et nous !

HENRY BÉRENGER.

L'ASCENSION

LA nuit tombe, Jésus a disparu, ravi
 Dans une gloire d'or vers une autre demeure :
 L'âme du monde en deuil se désespère et pleure
 Le départ du rêveur que son rêve a suivi ;

Madeleine à genoux sanglote un peccavi
 Suprême et songe au vain délice enfui de l'heure
 Où l'Amant-Dieu charmé baisait comme on effleure
 Ce front plus pur que ceux des vierges de Lévi ;

Et le Disciple élu, Jean, les yeux levés, semble
 Dire à son Maître absent quelque chose en secret :
 « Te ressouviendras-tu que nous fûmes ensemble ? »

Puis il s'afflige ; hélas, l'Homme de Nazareth
 N'est plus, et le ciel voile en son lointain mystère
 Le Dieu par qui toujours sera triste la terre.

EDMOND FAZY.

SONNET

LA nuit l'eau calme des bassins
 Au reflet des lumières vagues
 Forme d'imaginaires vagues
 Et de fantastiques dessins.

Ce sont de bizarres coussins
 Brodés de colliers et de bagues
 Des chevaliers dressant leurs dagues
 Des fleurs larges comme des seins...

...Des formes chétives et frêles
 De femmes et de sauterelles
 D'oiseaux clairs et de papillons

Dansent aussi sur l'eau tranquille
 Dont l'éclair fuyant des rayons
 Respecte le rêve immobile.

LÉON BLUM.

LA VIERGE

La Nuit sur l'Idole

C'est l'argent bleu qui luit sur les lacs
 Dans le crépuscule de la lune.
 C'est l'encens rare et l'irréel nard
 Saphir et lapis d'eau et de brume
 C'est le geste des chevaliers noirs
 Au vol des blancheurs que l'ombre azure
 Haussant en corps les tremblants hanaps
 C'est l'air inconnu, l'éte nocturne,
 Et la clarté du ciel sidéral.

Du haut du chœur les grands rayons pâles
 Tombent allongés au pied des murs
 La nuit limpide aux lueurs bleuâtres
 Pure comme une aube au mois d'élu
 Glisse et descend du haut des vitrages
 Tandis qu'au dehors les Arcturus
 Font la nuit claire et les brises calmes,
 Tout au haut des nefs, dans l'air du sud,
 Les vitraux peints filtrent les étoiles

Tu scintilles. Tes yeux sont très purs,
 Etoile qui vis ! et tes mains chastes !
 Sus-je autrefois quel éternel flux
 Vague avec lenteur en tes cils graves ?
 Jusqu'à tes pieds, de hauts plis obscurs
 Plongent agrandis dans l'ombre large
 Et le Psalmiste, un doigt sur le luth
 Epie en extase au ras des dalles
 L'astral rayon de tes longs yeux nus

De tes yeux nus où la nuit diffuse
 Eclaircit un peu d'air vespéral
 Où vaguement s'exalte et fulgure
 Un reste de gloire et d'or lilas
 Reflets errants que le noir divulgue
 Charmes lumineux aux nuls regards
 Vers qui si calme, encor qu'éperdue,
 Dans un frisson lent monte ma Foi
 O Constellée aux yeux taciturnes !

(B.N.)

P. L.

EN PRÉPARATION

PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
EUGÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Carmen mysticum.
Sonnetes.
Emaux sur Or & sur Argent.
Beauté.
De la Prose.
Les Fanes.
Des Yeux.
L'Âme Moderne.
Les Adorantes.
La Vierge.



LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.

Il n'y aura pas de deuxième tome.

Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit, signé d'un des poètes les plus justement admirés de ce temps. Après M. LECONTE DE LISLE, dont nous avons publié le poème, MM. Léon DIERX, José - Maria DE HÉRÉDIA, Maurice MAETERLINCK, Stéphane MALLARMÉ, Jean MORÉAS, Charles MORICE, Henri de RÉGNIER, Paul VERLAINE, Francis VIELÉ-GRIFFIN ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

SOMMAIRE DU 1^{er} AVRIL

L'Odeur sacrée

LÉON DIERX

<i>A Léon Dierx</i>	EDMOND FAZY.
<i>La Chanson des Nuques</i>	MAURICE QUILLOT.
<i>Sonnet</i>	LÉON BLUM.
<i>Nuit d'Idumée</i>	ANDRÉ GIDE.
<i>Vierge incertaine</i>	PAUL VALÉRY.
<i>Paysage d'automne</i>	EUGÈNE HOLLANDE.
<i>Le Boucoliate</i>	CLAUDE MOREAU.
<i>Tlécia</i>	MICHEL ARNAULD.
<i>Les Fleurs sur l'eau qui gire...</i>	P. I.



Envoyer les manuscrits et les abonnements
à M. Pierre LOUÏS, 49, rue Vineuse.



L'ODEUR SACRÉE

DANS la douceur du soir, pour ravir le rêveur,
Un rayon plus royal octroyé par faveur
Irradie, arrosant l'horizon qu'il irise ;
Et la forêt s'embrace au soupir de la brise ;
Et la mare où se mire un troupeau lent et las
S'est moirée à son tour de miroitants éclats ;
Et l'ombre est couleur d'ambre et tout s'y recoloré.
Pour ravir le rêveur un éclair vient d'éclorre
Dans la douceur du soir aux bleus vite éblouis,
Un éclair revenu des jours évanouis !
Sur la rumeur éparse où l'esprit se disperse,
L'écho d'un frais refrain qu'on écoute et qui berce
Met au cœur rajeuni l'ingénu battement
D'autrefois, aux clartés d'un climat plus clément,
Quand l'âme encor crédule a les joyeux coups d'ailes
Et l'essor arrondi d'un essaim d'hirondelles ;
Et les frais souvenirs, la savane et le toit
Paternel, tout revit, revient et se revoit.
Une odeur adorable est sur la plaine et plane
En s'affinant dans l'or de l'air plus diaphane,
Odeur sacrée en qui tout vain parfum se fond,
Exhalée on ne sait de quel exil, du fond
De quel ravin boisé rêvant sous les tropiques,
De quelle Ithaque en fleurs des mers aromatiques ?
L'odeur d'Eldorado qu'a seul un premier sol
Sur ce val apaisé repose un peu son vol,
Pour ravir le rêveur et dérouler la spire
Des espoirs embaumés que de loin il aspire,
Croyant ouïr les voix de son enfance, et voir
Ses clairs matins passer dans la douceur du soir !

(B N)

LÉON DIERX.

957

A LÉON DIERX

AVEC des mots rêvés dont le sens vain s'oublie,
 Sur le rythme d'amour des brises désolées,
 Poète grave et doux, tes strophes long-voilées
 Charment amèrement notre mélancolie :

C'est le Songe d'un soir d'automne... une Ophélie
 Semble dans un linceul de lys et d'azalées
 L'image de la mort des âmes en allées
 A la dérive, au fil d'un lent flot de folie.

A travers les vals d'ombre et les nocturnes plaines,
 Mélodieux aède en deuil, tes cantilènes
 Suivent plaintivement le symbole qui passe,

Bercent de sons plaintifs la vierge aux lèvres closes,
 Et se taisent, tandis que les vent de l'espace
 Siffent en se moquant la complainte des roses.

EDMOND FAZY.

LA CHANSON DES NUQUES

DANS le temple où les chants montent et s'entremêlent,
 Voici que près du chœur la Sainte auréolée
 Vers Jésus, abaissant ses deux mains criminelles,
 — O mon Dieu — tombe, ainsi qu'une biche immolée.

Mais, tandis que sa bouche égrène les distiques,
 Dans le temple où les chants glissent le long des murs,
 Un cri profane et lent suit les hymnes mystiques
 Et, dans l'orgueil hagard des douleurs extatiques
 Flotte parmi l'encens en des rythmes Impurs.

Tel fut le saint colloque
 De Marie Alacoque :

« Jésus, à tes pieds, ton esclave
 Meurt en des amours infinies ;
 Grâce pour son âme qui brave
 La terreur de ces agonies :

Verse le réchauffant trésor de Ton grand Cœur
 Sur ce front pâissant que la fièvre dévore,
 Pour faire qu'en ce sein redouble la Ferveur,
 Divin Crucifié, pâle comme l'Aurore. »

D'autres Voix chantèrent alors
 A Jésus le Miséricors :

« Christ, voici devant toi les Nuques suppliantes
 Tendrant leur chair si blonde à tes baisers d'Amant :
 Vois, sous l'or des cheveux aux frisures charmantes
 L'humble soumission, Jésus, de tes servantes,
 Qui, lassées des humains aux amours décevantes
 Viennent à ton autel avec égarement. »

Puis reprit le colloque
 De Marie Alacoque :

« Comme la flamme de ce cierge,
 Je suis pure, ô Roi, je suis vierge :
 Ce cœur que nul n'a possédé,
 C'est à toi que je l'ai cédé,

Et je veux qu'il frissonne au vent de ta caresse
 Comme un lys indolent au baiser du zéphyr,
 Et qu'il s'endorme, endolori, plein de paresse,
 Tout fier d'avoir été l'Elu de Ton Désir. »

Les Voix remontèrent alors
 A Jésus le Miséricors :

« On nous a dit que tu voulais des pécheresses
 Pleurant leur repentir près de ton piédestal,
 Que ton Cœur demandait d'innombrables maîtresses
 Aux savantes vertus, aux nerveuses détresses,
 Et que tu te plaisais à dénouer les tresses
 Où rôde le parfum énervant du santal ? »

Là finit le colloque
 De Marie Alacoque :

« Pour Toi, j'irai sous le suaire
 Graver pas à pas Ton calvaire
 En chantant un hymne éperdu
 Où tout mon Cœur soit répandu.

J'aurai sur mon épaule innocente et meurtrie,
 La palme du martyr et de l'Éternité,
 Et ma lèvre, dans la prière, si flétrie,
 Te retrouvera, sans t'avoir jamais quitté. »

Les douces Voix dirent alors
A Jésus le Miséricors :

« Puisque tu sais aimer d'une Amour éternelle,
Puisque tes yeux sont bleus comme le ciel de Mai,
Puisque tu veux un cœur à-demi consumé,
Homme-Dieu, dont la voix doit être solennelle
Comme le chant du Ciel quand la foudre étincelle,
Dis, Jésus, nous veux-tu sur ton sein bien-aimé ? »

Dans l'infini silence et la nuit de l'Eglise
Il passa des parfums et des chansons de brise
Parmi les cœurs émus, — et Jésus — l'Epouse
Laisant rougir alors son front cicatrisé
Abassa son regard sur toutes ces faiblesses,
Et dit en souriant :
— Venez... les Pécheresses !

MAURICE QUILLOT.

SONNET

Des fleurs d'hiver sur vos cheveux !
Dans l'or des boucles ondulées
Trembleront, comme des aveux,
Les frissons clairs des Azalées.

Les Chrysanthèmes des allées
Où nous avons laissé nos vœux
Vous diront les mots que je veux,
Les mots des choses en allées.

Infidèle qui m'oublias !
Ecoute les Camélias
Chanter leurs plaintes dans les vasques

Pendant que, dans le ciel frileux,
Egayé de rayons fantasques,
S'égrènent des vols d'oiseaux bleus.

LÉON BLUM.

NUIT D'IDUMÉE

L'AZUR s'est attristé. Je crois que des nuées
 Passent sur les clartés d'astres, exténuées.
 Un hymne a brisé l'extase silencieuse
 La brume vêt une forme mystérieuse.
 « Soudaine opacité de mon rêve immobile,
 Bénie ! ô Vision — si mon âme nubile
 Eut ignoré le deuil de tes enchantements,
 Triste spectre ! et l'ennui — tous les ennuis dormans
 Que tu faisais lever à ton premier paraître.
 Déjà lorsque j'étais penché vers ma fenêtre
 Deux fois, je me souviens, tu t'es penché vers moi ;
 Et, tant ton voile était plein d'étoiles — pourquoi ?
 Déjà deux fois, vers toi, mes mains se sont tendues
 Sans toucher que l'Ennui des vides étendus.
 — Un peu de brume qui s'accroche aux doigts, rosée,
 Pan de robe déchiqueté, morte corolle,
 S'évapore parmi l'espérance brisée —
 Parfum dont le regret exhalé se désole.
 Mes désirs vers tes yeux n'iront plus te proscrire
 Je sais trop le néant que recèle ton voile
 Ton pâle regard n'est malgré tout son sourire
 Qu'un trou dans le brouillard où brûle un jour d'étoile :
 Mes bras levés vers tes cheveux mystérieux
 S'enfonceraient en vain dans tes profonds orbites,
 Sans t'atteindre, astre clair, jour lointain de tes yeux.
 Au souffle suppliant que ma lèvre suscite
 Vers ta bouche nocturne et ton baiser obscur
 S'éparpille ton voile, et la brume envolée
 Devant l'éveil du rêve a montré, désolée,
 Le solitaire Ennui de l'éternel Azur.
 Ah ! cesse de pencher tes sourires, ah ! cesse
 De sourire, — j'ai peur de frôler ta caresse
 Et que mon cœur se pâme ; ah ! cesse de pencher
 Vers mon front tes cheveux où l'azur étranger
 D'un ciel de rêve a répandu son bleu vertige,
 Car tes cheveux fuiront parmi l'azur en pleur,
 Rosée ! et quand le ciel pâlera, triste fleur,
 Tu faneras dessus ta chancelante tige
 Eparpillant dans l'air un sanglotant vestige
 — Et je me retrouverai tout seul ! —

*Il continue de se désoler quelque temps
 Un peu de jour paraît aux vitres des croisées
 Le brouillard se disperse et s'éplore en rosées.*

Sur l'azur pâissant déjà la nuit s'achève
 Et se fanent les fleurs chimériques du rêve
 En mes doigts désolés d'une si vide étreinte
 Tige flétrie et corolle d'aurore atteinte

Deuil blanc de l'aube après le sourire des nuits
 Qui s'éploie, brume égarée au vent; et puis
 Le soleil qui va me retrouver les mains jointes.

*L'ange est parti; maintenant il regrette
 Puis se redresse à l'orgueil d'une feinte victoire.*

Je sais bien que la nuit en eût été plus belle
 Plus bleue aussi la clarté céleste, et plus telle
 Que mon rêve déçu l'objectait vaguement
 Pour occuper mon âme inquiète au moment
 D'être seule et tremblant de son inquiétude.
 C'est fini. Reprenez votre grave attitude
 Yeux éteints et bras retombés pour reliair
 Les mains prises encore au geste de prière,
 Et... va-t-en, fleur menteuse! évade-toi, chimère!
 Je suis seul! Je suis seul! Et je m'en vais prier.

ANDRÉ GIDE.

VIERGE INCERTAINE

Tu qui verses, les nuits tendres, sur tes pieds blancs
 Des larmes de statue oubliée et brisée,
 Telle une douloureuse et mystique rosée,
 Par qui se courbent les doux calices tremblants,

J'irai, ce soir, vers l'eau taciturne où bleussent
 De pâles fleurs, dans la triste mare d'azur,
 Cueillir pour tes doigts longs l'iris antique et pur
 Que les pleurs amoureux de la fontaine emplissent.

Ainsi je t'aimerai dans ton droit vêtement,
 Tes yeux morts dans les miens arrêtés longuement,
 Avec ma fleur en tes mains vagues d'innocence;

Nous resterons longtemps muets, d'ombre voilés,
 Et je t'adorerai sous ces bois violets
 Où de pudiques lys grandissent en silence...

PAUL VALÉRY.

PAYSAGE D'AUTOMNE

LA source est sombre et froide et sa noire émeraude
 Tremble au toucher frileux d'une lueur qui rôde,
 Rayon bref, dans cette ombre à regret accepté,
 Eclat dépaycé de solaire gaité :
 — Tel un sourire est triste aux lèvres d'une veuve.
 Mais la Lumière va, contente de l'épreuve,
 Sur la colline, sur la plaine, et sur les bois,
 Sonner son chant discret de cors et de haubois.
 Tardif a revêtir la couleur de l'automne,
 Un arbre, çà et là, dans le concert détone.
 La symphonie expire à l'orbe illimité
 D'un chêne, de silence et de sève habité,
 Qui pousse ses bras forts et projette son ombre,
 Comme pour élargir l'espace qu'il encombre.
 Plus loin, six peupliers, dans une gloire d'or,
 Semblent au seul éther arrêter leur essor :
 Et de leurs branches, des oiseaux, l'aile languide,
 S'envolent, enivrés de lumineux fluide.

EUGÈNE HOLLANDE.

LE BOUCOLIASTE

LA flûte qui fléchit sous les doigts allongés
 Comme un bras effleuré de femme par les lèvres,
 Vibre, et le clair essaim des trilles encagés
 S'envole entre les sauts bucoliques des chèvres.

Le joueur puéril et ses roseaux légers
 Disent en vain le charme du chant qui s'alterne :
 Les Muses sont trop loin de la voix des bergers
 Et le seul dieu du jour superbe les prosterne.

Mais l'Ephèbe : « Je suis, ô Phoibos radieux
 Boucoliate, et pur pour le culte des dieux.
 J'ai l'espoir du laurier que ton geste décerne

Et je veux ce matin pour te rendre indulgent
 Consacrer sur l'autel de flouve et de luzerne
 Ma flûte pastorale à ta lyre d'argent. »

CLAUDE MOREAU.

TLÉCLA

COMME une étoile, amour des nuits, ou comme un lis,
 Virginité superbe inconnue aux ménades,
 Elle semble aspirer l'azur des sérénades
 Que son voile nimbé sent flotter dans ses plis.

En ce temple où le jour s'épanche à flots pâlis
 A travers la forêt blanche des colonnades
 Elle vient, se berçant aux sombres promenades
 Savourer l'encens des ineffables oublis.

Mais le commun soleil languit, puis s'exaspère ;
 Postulé par le chaud orgueil d'un moi prospère,
 Il éclate en désirs vainement combatus

Et son cri conquérant de l'éthéré portique
 — O sévère ostensor des splendides vertus —
 Eclipse ta lueur lugubrement mystique.

MICHEL ARNAULD.

LES

FLEURS SUR L'EAU QUI GIRE...

Les fleurs s'en sont allées au fil de l'eau le long des rives.

Les fleurs ? — L'eau merveilleuse où le soir qui meurt se mordore,
 Les pétales de crépuscule tournent et chavirent
 Au fil du fleuve qu'un frisson bleu de brise déflöre
 Et si loin par la plaine et la plaine se suivirent
 Qu'aux derniers champs du monde où naît rouge l'aurore.

Les fleurs s'en sont allées au fil de l'eau le long des rives.

Les fleurs ? — Celles de chair et de lin frêle encorollées
 Que berce le roulis des lentes barques évasives
 Et tristement, avec des nonchalances désolées
 Peuplent d'un vol le miroir des rivières massives
 Des rivières entre les pins, longues allées.

Les fleurs sur l'eau qui gire au fil des fleuves en allées...

O le silence noir des eaux ! L'effroi près des ramures
 Frisson glacé comme d'une rivière dévêtue...
 Et dans la haute nuit du parc où sont morts les murmures,
 Dans la brume ou s'érige une pâleur de statue...
 La tristesse et la nudité des eaux nocturnes.

Les fleurs sur l'eau qui gire au fil des fleuves en allées...

P. L.



EN PRÉPARATION

PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
EUGÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Carmen mysticum.
Sonates.
Emaux sur Or & sur Argent.
Beauté.
De la Prose.
Les Fanes.
Des Yeux.
L'Âme Moderne.
Les Adorantes.
La Vierge.



La Conque

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.



Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LECONTE DE LISLE, Léon DIERX, José-Maria DE HEREDIA. — Mme Judith GAUTIER, et MM. Maurice MAETERLINCK, Stéphane MALLARMÉ, Jean MORÉAS, Charles MORICE, Henri de RÉGNIER, Algernon Ch. SWINBURNE, Paul VERLAINE, Francis VIELÉ-GRIFFIN ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

SOMMAIRE DU 1^{er} MAI

<i>Le Tombeau du Conquérant</i>	JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.
<i>Orphée</i>	PAUL VALÉRY.
<i>La Flèche</i>	EUGÈNE HOLLANDE.
<i>Crépuscules</i>	HENRY BÉRENGER.
<i>Antigone</i>	EDMOND FAZY.
<i>Plainte à Jésus</i>	EMILE SCHALLER.
<i>Sonnet</i>	LÉON BLUM.
<i>L'Ascète</i>	ARMAND DENNERY.
<i>La Femme qui danse</i>	P. L.
<i>Pégase</i>	CLAUDE MOREAU.



Envoyer les manuscrits et les abonnements
à M. Pierre LOUÏS, 49, rue Vineuse.



LE
TOMBEAU DU CONQUÉRANT

*« Les Espagnols, après avoir vêtu de son armure
leur Capitaine mort, le coulèrent au fond du Missis-
sipi qu'il venait de découvrir. »*

Conquête de la Floride.



l'ombre de la voûte en fleur des catalpas
Et des tulipiers noirs qu'étoile un blanc pétale,
Il ne repose point dans la terre fatale ;
La Floride conquise a manqué sous ses pas.

Un vil tombeau messied à de pareils trépas ;
Linceul du Conquérant de l'Inde Occidentale,
Tout le Meschacebé par dessus lui s'étale ;
Le Peau-Rouge et l'ours gris ne le troubleront pas.

Il dort au lit profond creusé par les eaux vierges ;
Qu'importe un monument funéraire, des cierges,
Le psaume et la chapelle ardente et l'ex-voto ?

Puisque le vent du Nord, parmi les cyprières
Pleure et chante à jamais d'éternelles prières
Sur le grand fleuve où git Hernando de Soto.



JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

957

ORPHÉE

Li évoque, en un bois thessalien, Orphée
Sous les myrtes, et le soir, antique descend.
Le bois sacré s'emplit lentement de lumière,
Et le dieu tient la lyre entre ses doigts d'argent.

Le dieu chante, et selon le rythme tout puissant,
S'élèvent au soleil les fabuleuses pierres
Et l'on voit grandir vers l'azur incandescent
Les hauts murs d'or harmonieux d'un sanctuaire.

Il chante, assis au bord du ciel splendide, Orphée !
Son œuvre se revêt d'un vespéral trophée
Et sa lyre divine enchante les porphyres,

Car le temple érigé par ce *musicien*
Unit la sûreté des rythmes anciens
A l'âme immense du grand hymne sur la lyre !...

PAUL VALÉRY.

LA FLÈCHE

A André Bellessort.

LIVRANT, muet, à l'aigle une chair immortelle
Et cessant de compter les siècles résolus,
Prométhée, au ciel bleu, de sa fière prunelle,
Jetait le fier dédain de qui n'espère plus.

Cependant que l'oiseau le frappait de son aile
Et meurtrissait le cœur en ses ongles inclus,
Hercule, auréolé d'une splendeur nouvelle,
Apparut, colossal, tendant ses poings velus.

Alors l'aigle s'enfuit avec un cri terrible.
Ne pouvant délier l'enchaîné du Destin,
Hercule prit son arc et le ciel fut sa cible.

« Ma flèche reviendra teinte du sang divin,
Dit-il à Prométhée en lui baisant la face. »
La flèche vole encor dans l'insondable espace !

EUGÈNE HOLLANDE.

CRÉPUSCULES PSYCHOLOGIQUES

I

SUR le fond rose et vert des couchants Vénus brille.
 Au flanc des bois muets éclate un hallali.
 Le parfum des rosiers emplit le ciel pâli.
 Je songe devant un portrait de jeune fille.
 Le soir descend en moi comme un fleuve d'oubli.

Vénus reluit au fond du couchant vert et rose...
 Je sentais autrefois se guérir mes douleurs
 Devant cette harmonie aux légères pâleurs :
 Or j'en souffre aujourd'hui, car je la décompose,
 Et mon cerveau n'est plus la dupe des couleurs.

Le cor résonne au fond de la forêt brunie...
 Enfant, quand j'écoutais la fanfare des cors,
 L'extase traversait d'un frisson tout mon corps :
 Désormais je sais trop comment naît l'harmonie,
 Et mon cerveau n'est plus la dupe des accords.

L'odeur des blancs rosiers meurt au ciel qu'elle embaume...
 Je pressentais jadis dans les parfums rêdeurs
 Un Eden idéal aux riches profondeurs :
 Depuis lors j'ai trouvé le secret de l'arôme
 Et mon cerveau n'est plus la dupe des odeurs.

Je songe devant un portrait de jeune femme...
 — O printemps disparus où je voyais un cœur
 De vierges me sourire en me nommant vainqueur !
 Hélas ! des fausses fleurs j'ai découvert la trame,
 Et mon cerveau n'est plus la dupe de mon cœur.

J'ai voulu tout sonder d'une main trop hâtive :
 Les livres sur lesquels mon front lourd a pâli
 Ont dans mon cœur usé pour longtemps aboli
 Les bonheurs spontanés et leur fraîcheur native :
 O soir, descends en moi comme un fleuve d'oubli !

HENRY BÉRENGER.

ANTIGONE

A détresse implorait le céleste message
 Le signe du retour d'Antigone perdue ;
 Sans espoir je laissais mes yeux sur l'étendue
 Mobile seulement du solennel passage
 Des nuages, du vent vespéral et d'un cygne...

L'horizon frissonna d'une présence d'ailes;
 Un reflet d'ange fit l'eau triste du Wannsee
 Sourire, et, telle chante une astrale rosée
 Lorsque l'éther l'adule aux fanes d'asphodèles,
 La Sœur que ma prière adorait dit, bénigne :

« D'Alcyone l'étoile où je suis, ma pensée
 Plaint les erreurs de tes douloureuses tendresses
 Pour des rêves bientôt trahis, plaint tes détresses
 D'âme infidèle il est trop vrai, mais fiancée
 Au regret des chers soirs que nous eûmes dans Thèbes ;

Parmi l'azur natal ma délivrance plane,
 Frère, sur ton exil hanté de nostalgies
 Stériles vers moi seule et de songes d'orgies
 En d'infernaux palais de métaux dont émane
 Cette odeur d'oliban qu'ont les gorges d'éphèbes :

Nous fûmes, je le sais, lors d'une très lointaine
 Existence deux Fils de Roy dans Ecbatane
 Qui se plaisaient à voir, comme un jardin se fane
 Des corps mêlés languir aux soupirs de fontaine
 Que rythme lentement la bouche des blessures ;

Mais contemple oublieux des barbares délices
 Ces terrasses d'Hellas que lustre l'indolence
 De nos sandales sur les dalles de silence,
 Et souviens toi que nous pleurâmes les malices
 Commises quand nos cœurs avaient soif de luxures !

Mérite le pardon que le pâle Prophète
 Nous accorda pour prix de sa douce victoire !
 Subis, sercin, la solitude expiatoire
 En le Nord triste et songe à l'angélique fête
 Qui saluera demain les noces fraternelles !

Sois d'exil en Jésus, ô patrie, Alcyone,
 Pur site de beauté qu'un plus chaste fantôme
 Magnifia de son vol blanc parmi l'arôme
 Extasié des fleurs candides, oh rayonne
 De l'orgueil de ravir à jamais nos prunelles !

C'est la fin de l'épreuve et l'aube de la joie :
 Voici venir en l'ombre hyaline de l'heure,
 Réelle avec la grâce indécise d'un léurre,
 Une forme... je sens l'azur comme une soie
 Idéale ondule autour d'elle et bruire »...

Soudain, brisant la voix céleste, un sacrilège
 Fracas de la foudre éclate et, le front haut, Statue
 Du Matin et de la Nuit qui toujours abattue
 Se redresse toujours, surgit nimbé de neige
 Obscure et de rafale iblis au noir sourire.

Fragment)

EDMOND FAZY.

PLAINTE A JÉSUS

O doux Jésus, si tu réchauffes
 De l'enfant jusqu'au vieillard chauve,
 Tous les humbles et tous les pauvres
 Qui pour dormir n'ont pas un toit,
 Si tous ceux qui suivent ton culte
 Et la loi d'amour qu'il inculque
 Ne descendront dans le sépulcre
 Que pour ressusciter en toi,

Si ces mots, comme tu l'attestes,
 Affranchis des liens terrestres,
 Seront relevés par ta dextre
 Et verront le trône de Dieu,
 Seigneur, il faut que tu m'épargnes
 Lorsque Satan sur moi s'acharne,
 Et, prenant pitié de mes larmes,
 Que tu me mènes aux Saints-Lieux.

Ainsi qu'un fol enfant du siècle
 Je me laissais aller sans règle
 A tous les penchants d'un cœur faible
 Et j'étais mort selon l'esprit,
 Et quand sur moi venait le monstre,
 J'allais moi-même à sa rencontre,
 Je l'appellais pour me corrompre
 Au lieu de lutter contre lui.

Si mon repentir ne t'ébranle
 Pourrai-je plus, sans que je tremble,
 Tourner mes regards vers ce temple
 Que tu t'es construit dans l'azur ?
 Devant ta face, ô Juge intègre,
 Après mon passé que j'exécra
 Comment oserai-je paraître ?
 Je n'ai rien en moi que d'impur.

Le soir, quand l'horizon s'entr'ouvre
 Et s'enflamme en lueurs de pourpre,
 Je crois voir se creuser le gouffre
 Où doivent sombrer les méchants,
 Car je suis un fils des Ténèbres,
 Car mon esprit, mes yeux, mes lèvres,
 Et la main que vers toi je lève
 Se sont employés pour Satan.

Que si ton tonnerre passe outre
 Et si tu consens à m'absoudre,
 Touché des pleurs que tu vois sourdre
 Dans un cœur où tu n'étais pas,
 Prends pour guérir mon âme triste
 Cette main que l'angoisse crispe
 Quand je songe au ciel que je risque
 En ne marchant point sur tes pas.

Sans chercher rien qui me disculpe
 Des plaisirs faux dont je fus dupe,
 J'entrerai dans la route abrupte
 Qui est le chemin de la croix,
 Et si par grâce tu m'acceptes,
 A jamais courbé sous ton sceptre,
 Je fais vœu de suivre à la lettre
 Les commandements de ta loi.

EMILE SCHALLER.

SONNET

Les souvenirs du temps passé me sont très durs.
 Chassez l'obsession des formes revenues.
 Allez ! Faites monter des roses sur les murs
 Plantez des arbres verts entre les avenues.

Je sens flotter dans l'air des odeurs inconnues.
 Est-ce le lourd parfum des raisins déjà mûrs...
 ... Elle avait des yeux clairs et des pensées obscurs,
 Des mots lascifs avec des poses ingénues.

Les souvenirs du temps passé restent en nous.
 Nous avons beau prier et pleurer à genoux
 On n'exorcise pas leur mirage rebelle.

Et cela reste en nous comme un parfum trop fort,
 Ou comme un vieux refrain boiteux que l'on épèle...
 — Mon Dieu ! Trouverons-nous le repos dans la mort ?

LÉON BLUM.

L'ASCÈTE

L'œil fixé vers le ciel, mains jointes, à genoux,
L'ascète aux yeux profonds, à la face blêmie,
Songe, et dans le repos de la terre endormie
Son âme immaculée invoque Dieu pour nous.

Aux rumeurs d'ici-bas ses oreilles sont closes,
En vain l'aile du soir fait tressaillir les bois :
Dans sa pieuse extase, il n'entend pas la voix,
La voix qui lentement la nuit monte des choses.

Et par l'air alangui des souffles sensuels
Passent en un murmure affolant de caresses :
La nature au printemps aime à chanter des messes,
Elle a ses desservants, elle a ses rituels.

L'homme qu'emplit la sainte et mystique parole,
Dans le vague absorbant des contemplations,
Interroge, anxieux, les constellations,
Comme pour y chercher quelque divin symbole.

Et voici que soudain s'élève dans les cieux,
Ainsi que d'un grand orgue en l'abside infinie,
Une mystérieuse et troublante harmonie...
Et l'ascète entendit cet hymne harmonieux :

« Mon bien-aimé m'a dit : « Viens, lève-toi, ma belle,
« Car l'hiver pluvieux, l'hiver s'en est allé,
« Le parfum de la fleur aux chansons s'est mêlé,
« Et déjà dans nos bois chanté la tourterelle.

« Déjà jonchent le sol les figues des figuiers,
« Déjà la grappe pend à la vigne odorante,
« Ma belle lève-toi, lève-toi, mon amante,
« Et viens-t'en près de moi causer sous les palmiers.

« Ma colombe, pourquoi dans la roche blottie,
« Silencieusement demeurer à l'écart ?
« Viens, très douce est ta voix, et très doux ton regard ;
« Belle comme Tirtsa, viens, ô ma grande amie,

« Viens... » Et sous l'ample nef le chant des épousés
S'éteignit. Et l'ascète au visage de cendre
Dans les astres rayonnants, éperdu, crut entendre
Le frôlement que font les nocturnes baisers.

LA FEMME QUI DANSE

ELLE danse, elle est nue, elle est jeune ; ses flancs
Ondulent avec un déhanchement farouche ;
Un frisson lumineux monte de ses pieds blancs,
Mais le sourire fait une fleur de la bouche
Sous le regard languide entre les cils tremblants.

Ses doigts caressent vers des lèvres ignorées.
Le galbe blanc, la chaleur douce de ses seins
Et son battement d'aile invite les essaims
Des baisers, à l'abri des épaules dorées.

Puis la taille ployée à la renverse, tend
Le pur ventre, gonflé d'un souffle intermittent, —
Et sur l'arachnéen fourreau noir de sa robe

Deux lys voluptueux avec des gestes vains
Ses bras tourneurs au rythme lent des luths divins

Cherchent l'imaginaire amant qui se dérobe...

P. L.

PÉGASE

DE ses quatre pieds purs faisant feu sur le sol,
La Bête chimérique et blanche s'écartèle
Et son vierge poitrail que nul cran d'or n'attelle
S'éploie en un vivace et mystérieux vol.

La crinière enflammée en rayons d'auréole
Casque d'aube et d'argent le cheval immortel
Qui luit sur la clarté du froid nocturne, tel
Orion scintillant à l'air glacé d'Eole.

Et comme au temps où les Esprits sereins et beaux
Buvaient au flot sacré jailli sous les sabots
L'illusion des sidérales chevauchées,

Les poètes en deuil de leurs cultes perdus,
Imaginent en or sous leurs mains approchées
L'étalon rétif fuir dans les cieux défendus.

CLAUDE MOREAU.

EN PRÉPARATION



PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
EUCÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Carmen mysticum.
Sonates.
Emaux sur Or & sur Argent.
Beauté.
De la Prose.
Les Fanes.
Des Yeux.
L'Âme Moderne.
Les Adorantes.
La Vierge.



LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque

LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.

3^o

Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LÉONTE DE LISLE, Léon DIÉRX, José-Maria DE HEREDIA. — M^{me} Judith GAUTIER, et MM. Maurice MAETERLINCK, Stéphane MALLARMÉ, Jean MORÉAS, Charles MORICE, Henri de RÉGNIER, Algernon Ch. SWINBURNE, Paul VERLAINE, Francis VIELE-GRIFFIN ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

SOMMAIRE DU 1^{er} JUIN

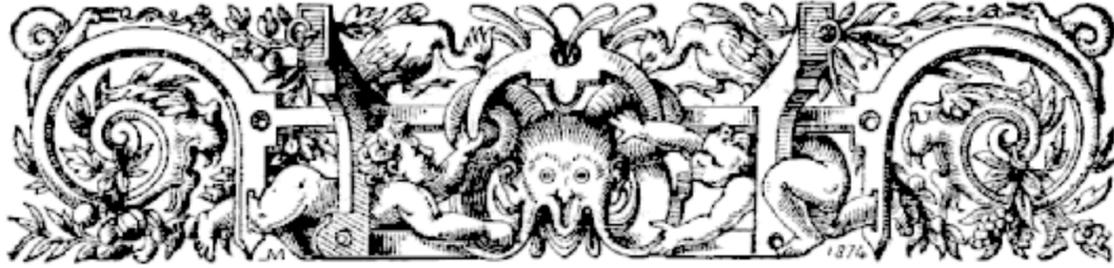
Éventail

STÉPHANE MALLARMÉ.

La Comédie de la Mort
La suave Agonie
Sonnet
Évocation
Regrets
Le Réveil
Piédestal

MAURICE QUILLLOT.
PAUL VALÉRY.
LÉON BLUM.
HENRY BÉRENGER.
EUGÈNE HOLLANDE.
CLAUDE MOREAU.
P. L.





ÉVENTAIL

(de Madame Mallarmé.)



VEC comme pour langage
Rien qu'un battement aux cieux
Le futur vers se dégage
Du logis très précieux

Aile tout bas la courrière
Cet éventail si c'est lui
Le même par qui derrière
Toi quelque miroir a lui

Limpide où va redescendre
Pourchassée en chaque grain
Un peu d'invisible cendre
Seule à me rendre chagrin

Toujours tel il apparaisse
Entre tes mains sans paresse

90

STÉPHANE MALLARMÉ

957

LA COMÉDIE DE LA MORT

A Stéphane Mallarmé.

Le Jardin, le grand Jardin se boursoufle de tertres
 Où poussent des touffes d'adorables chrysanthèmes
 Dans les enclos fermés de cadenas et de chaînes !
 — Comme si l'on craignait que les âmes se perdent,

On écrit leurs noms sur des Croix dans les herbes vertes :
 Et dans l'ombre du soir, les parents s'en vont tout blêmes,
 Parcequ'ils ont peur de voir les Morts, hors de leurs gaines,
 S'en venir leur dire avec des bouches trop ouvertes :

« Que venez-vous ici ? ridicules trouble-fêtes ;
 Allez, ce grand calme est très bon pour nos pauvres têtes,
 Et nos cheveux sont le gazon des lentes charmilles.

« Comme les Dieux immortels, nous vivons sans querelles ;
 Nous disons nos « Ave » sous les petites chapelles
 Où sont inscrits nos noms dans les Caveaux des Familles ! »

I

— La Grande Mort est venue ;
 Elle a pris l'âme toute nue.

Le corps est resté dans la chambre :
 Il fait un froid de Décembre.

— Certains ont dit : « Il fallait
 Que cette pauvre âme s'en aille ! »

O Maître, d'un coup de balais
 Chassez cette valetaille.

— L'un pense au Dieu tutélaire
 Qui se révèle dans l'Hostie :

C'est le prêtre au lourd bréviaire
 Et des relents de sacristie.

— La peureuse a fui l'idée
De cette mort vague qui plane :

Quand vous serez vieille et ridée,
Des vers boiront votre crâne.

— Et je cherche la césure
Des vers que j'écris pour la Morte,

Parceque j'ai souffert d'une incroyable blessure
En voyant la Grand'Mort qui poussait d'un doigt la porte,
Et chantait de sa voix si lente et si magnanime
Qui tremble un peu, ce chant d'adieu bien triste, qui rime :

« Voilà ! ton règne est passé,
Ton sablier est cassé,
Ton corps est déjà glacé ;
Requiescat in pace. »

II

L'AMANT.

L'odeur de ses cheveux, vagabonde,
A fleuré dans mon cœur pendant toute une nuit,
Une nuit où le rêve qui s'enfuit
Cherche dans l'ombre tiède une voix qui réponde.

La fleur des yeux où Dieu se reflète,
A fleuri dans mon cœur pendant toute une nuit,
Et ce cœur redemandait le bruit
Du baiser que mendie une bouche inquiète.

La tiédeur de sa gorge veinée
A flambé dans mon cœur pendant toute une nuit,
Et je croyais voir le soleil qui luit,
Inonder de printemps une neige fanée.

Je mettrai ses petits souliers
Familiers,
Comme autrefois au pied du lit
Où, dans les dentelles, pâlit
— O souvenir des jours d'Espoir —
Le petit bonnet blanc à ruche, — du Soir !

III

LES INNOCENTS.

Ils sont gentils, les Enfants de cœur,
Ils ont des cheveux bouclés qui frisent,
Des gâtés dans leurs prunelles grises,
Et des baisers sur leur bouche en cœur.

Avec leur cierge à la flamme pâle
 Qui frissonne au vent de l'encensoir,
 Ils s'amuseut ainsi, sans savoir
 Et font des points blancs sur une dalle.

Ils se répètent un joyeux nom
 Avec de petits éclats de rire,
 Lançant des gouttelettes de cire :
 Et ron ron ron, petit patapon !

..

Quand la Grand'Messe sera finie,
 Et chanté le long « Pie Jesu »,
 Jetant leur vieux surplis décousu
 Et l'ennui de la cérémonie,

Ils s'en iront jouer « au voleur »
 A côté du vague cimetière,
 Où les Defunts disent leur prière
 Parmi la grande aubépine en fleur.

Mais à présent, hélas ! on s'ennuie :
 Il faut rester debout trop longtemps,
 Ecouter des sanglots, — et des chants
 En latin, tristes comme la pluie.

..

Et puis, c'est ce grand catafalque
 Avec mille cierges vacillants
 Qui font de tout petits points brillants.
 — Les yeux fixés sur le tabernacle,

Ils ont un rire très ingénu ;
 Ils ne savent pas pourquoi c'est triste
 Car ils n'ont jamais lu le Psalmiste
 Qui dit que nul n'en est revenu

De cette Grand'Mort accapareuse.
 — Et quand l'enfant de chœur aux doux yeux
 Où se reflète un morceau des Cieux,
 Retourne sa figure si joyeuse,

Il voit les Endeuillés, et tous Ceux
 Qui pleurent sur cette tombe fraîche...
 Alors — mon doux Jésus de la Crèche —
 Il lui vient deux larmes dans les yeux !

IV

LES INDIFFÉRENTS.

Elle av... des palais aux blanches colonnades,
 Où les rares saties s'écrasaient en torsades,
 Parmi les ors, parmi les fleurs, parmi l'encens ;

Elle avait des laquais plus sûrs que les esclaves
 Qui dans les temps Romains ourlaient des laticlaves
 Assis dans l'Atrium près des tares puissants :

Elle avait des lingots plus pesants que sa tête,
 Des plats d'argent, que l'on sortait, les jours de fête,
 Du grand bahut de chêne aux contours ciselés ;

Elle avait un parc où des sources incertaines
 Coulaient en fins ruisseaux, jaillissaient en fontaines,
 Sous l'ombre des saules pleureurs échevelés ;
 — Maintenant, son jardin sera le Cimetière
 Où l'on dort, où l'on est bien tranquille — ma chère !

MAURICE QUILLOT.

29 janvier 1891.

LA SUAVE AGONIE

POURQUOI tes Yeux sont si grands, ce soir ?...
 Et, dans ces flammes de soleil mortes,
 Toi qui vas mourir, que veux-tu voir ?

Pourquoi ces baisers purs vers le soir ?
 Pourquoi de ta main pâle tu portes
 Lentement, des sourires secrets,

Comme des fleurs vaguement données
 A des vierges aux regards sacrés,
 Qui dans l'air passent couronnées ?...

Toi, qui verras *ailleurs* le Matin,
 O ma chère agonisante, admire,
 Parmi ces brouillards tendres de myrrhe,

Les salutaires Voix d'un lointain...

PAUL VALÉRY.

SONNET

A petit fo.

QUAND je me coucherai dans l'ombre où tu reposes
 Tu poseras ta main blanche sur mes cheveux.
 Je dis ce que tu dis et fais ce que tu veux,
 Nous nous allongerons en de tranquilles poses.

Et, pour respirer mieux le parfum clair des roses,
 Nous penchant tour à tour comme pour des aveux,
 Nous nous inclinons, enlacés et honteux
 Vers le gazon tout plein de roses demi-closes.

Les oiseaux chanteront sur des modes très doux,
 Nous nous inclinons, courbés sur les genoux,
 Jusqu'à ce que mon front heurte ton front timide

Et que ta lèvre enfin, qu'un désir entr'ouvre
 Chastement, sur ma bouche, en un baiser candide,
 Se pose... dans tes yeux je verrai si tu ris.

LÉON BLUM.

ÉVOCAATION

Un ligne des côteaux violets se dessine
 Très nette sur le fond vert-pâle du couchant...
 A l'Orient cendré des teintes de glycine
 Offrent aux yeux lassés leur gris-sombre attachant...

Parfums dans les jardins, parfums sur la colline,
 Et parfums dans la plaine... A cette heure, le chant
 Des vigneron voûtés qui reviennent du champ
 Fait battre étrangement mon cœur dans ma poitrine...

Ah, la souffrance est douce en ce calme parfait !
 Les vœux et les regrets que la vie étouffait
 Au tendre clair-obscur ouvrent mieux leurs pétales ;°

Là haut s'entr'ouvre aussi la floraison des soirs
 Et j'évoque, dans les pâleurs occidentales,
 La vierge aux yeux pensifs promise à mes espoirs...

HENRY BÉRENGER.

REGRETS

L allait, et ses mains désiraient cette étoile,
 Le Bonheur ! Et, le cœur gonflé comme la voile
 Du vaisseau que fait fuir un grand souffle marin,
 Il courait le péril d'une marche sans fin,
 Lorsque son âme, un jour, s'élança vers ta grâce,
 O Femme, par qui Dieu se révèle à la race !

Baigné dans ta clarté, pour ciel ayant tes yeux,
 Il s'enivra longtemps d'avoir mené ses vœux
 Aux bords les plus lointains des océans du rêve.
 A peine croyait-il, dans les vents de la grève
 De l'humaine malice entendre les rumeurs :
 Au vainqueur oublié qu'importaient ces clameurs ?

Femme, ta volonté changea cette fortune.
 Sa lèvre est devenue à ta lèvre importune ;
 Ce regard, où l'appel de ta grâce avait lui,
 Au risque de sa mort s'est détourné de lui !
 Depuis lors il revoit la clarté de l'étoile,
 Mais nul souffle marin ne gonfle plus sa voile.

EUGÈNE HOLLANDE.

LE RÉVEIL

La mer matinale brillait au haut du flux
 Les grands avirons bleus s'allongeaient sur les scalmes
 Et l'infini silence éveillait les yeux calmes
 Des femmes, que nul vol rameur ne berçait plus.

C'était le deuil de l'heure où les couples élus
 De leurs bras étoilés par les roux lycophthalmes
 Vers l'île, sur la mer, guidaient avec des palmes
 L'escorte des dauphins et des tritons joufflus.

C'était la fin des chants alternés, et des rires
 Autour des bouches, et des doigts charmeurs de lyres.
 Les tempes s'appuyaient aux mains, lourdes d'ennui.

Et dans l'air pâle où le soleil s'élève et tremble
 Des couples, éperdus d'être partis ensemble,
 Tristement, regardaient leurs rêves de la nuit !

CLAUDE MOREAU.

PIÉDESTAL

LA chapelle où s'arrêtent mes pas
 La chapelle
 Où quelque voix de triste aurore appelle
 Et d'où l'on ne revient pas
 Sans une âme changée
 Je ne saurais
 M'y guider qu'à travers les marais
 Où le ciel vespéral se moire en mer orangée
 Couleur de gloire
 Mais l'eau d'or se rassérène, sans mémoire
 Des pieds calleux, des pieds las,
 L'eau longue d'or sous le céleste soir lilas
 Et c'est la voie au firmament couleur de gloire
 Vers la chapelle où s'arrêtent mes pas.

Le parvis où j'ai rêvé d'être, de toute
 Eternité
 M'attendant au terme de la route
 Dans l'auréole des soirs d'été
 C'est la virginité
 Marmoréenne des colonnes sous la voûte

O chapelle
 Où quelque voix de silence m'appelle
 Enveloppé de laine blanche à plis profonds
 Seul
 Voilant sous ce gonflement de linceul
 Les sursauts mâtés des désirs moribonds
 J'irai
 Vers le chœur de l'Esprit ignoré
 Où s'épure à genoux la malheureuse âme
 Aux pâles rayons des mains hautes et vierges

Mais sur nulles marches d'autel vers la femme
 Et qu'en l'absence des simulacres et des cierges
 Seul au centre du chœur se carre
 Le pur piédestal de carrare
 Où le seul rêve sera statue.

Et gisant par le désert des dalles
 Effrayé de la nef soudain tue
 J'évoquerai la forme féminine surgie
 Hors des lignes pyramidales
 Mes yeux en éveil m'ouvriront leur magie
 Grands ouverts sur le rêve
 De la Vierge en la paix des voiles, qui s'élève.

(B.N.)

P. L.

(Fragment de *La Vierge*).

EN PRÉPARATION



PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
EUGÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Carmen mysticum.
Sonates.
Emaux sur Or & sur Argent.
Beauté.
De la Prose.
Les Faunes.
Des Yeux.
L'Âme Moderne.
Les Adorantes.
La Vierge.



LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.



Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LÉONTE DE LISLE, Léon DIERX, José-Maria DE HEREDIA, Stéphane MALLARMÉ, Algernon Ch. SWINBURNE. — M^{me} Judith GAUTIER et MM. Maurice MAETERLINCK, Jean MORÉAS, Charles MORICE, Henri de RÉGNIER, Paul VERLAINE, Francis VIELÉ-GRIFFIN ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

Un frontispice à l'eau forte, par FÉLICIEN ROPS sera joint à la dernière livraison.

SOMMAIRE DU 1^{er} JUILLET

The Ballad of Melicertes ALGERNON CH. SWINBURNE.

Prière Moderne

Décor Romanesque

Les Vaines Danseuses

Impression

Sonnet

Fanes

Soir de Ville

Le Stigmate

EUGÈNE HOLLANDE.

CAMILLE MAUCLAIR.

PAUL VALÉRY.

EMILE WATYN.

LÉON BLUM.

EDMOND FAZY.

HENRY BÉRENGER.

P. L.





THE BALLAD OF MELICERTES

In memory of Théodore de Banville

DEATH, a light outshining life, bids heaven resume
Star by star the souls whose light made earth divine.
Death, a night outshining day, sees burn and bloom,
Flower by flower, and sun by sun, the fames that shine
Deathless, higher than life beheld their sovereign sign.
Dead Simonides of Ceos, late restored,
Given again of God, again by man deplored,
Shone but yestereve, a glory frail as breath.
Frail? But fame's breath quickens, kindles, keeps in ward,
Life so sweet as this that dies and casts off death.

Mother's love, and rapture of the sea, whose womb
Breeds eternal life of joy that stings like brine,
Pride of song, and joy to dare the singer's doom,
Sorrow soft as sleep, and laughter bright as wine,
Flushed and filled with fragrant fire his lyric line.
As the sea-shell utters, like a stricken chord,
Music uttering all the sea's within it stored,
Poet well-beloved, whose praise our sorrow saith,
So thy songs retain thy soul, and so record
Life so sweet as this that dies and casts off death.

Side by side we mourned at Gautier's golden tomb :
Here in spirit now I stand and mourn at thine.
Yet no breath of death strikes thence, no shadow of gloom,
Only light more bright than gold of the inmost mine,
Only steam of incense warm from love's own shrine.
Not the darkling stream, the Sundering Stygian ford,
Not the hour that smites and severs as a sword,
Not the night subduing light that perisheth,
Smite, subdue, divide from us by doom abhorred,
Life so sweet as this that dies and casts off death

Prince of song more sweet than honey, lyric lord,
 Not thy France here only mourns a light adored,
 One whose love-lit fame the world inheriteth.
 Strangers too, now brethren, hail with heart's accord,
 Life so sweet as this that dies and casts off death.

ALGERNON CHARLES SWINBURNE.

LA BALLADE DE MÉLICERTE

A la mémoire de Théodore de Banville

La Mort, lumière surpassant en éclat la vie, mande aux cieux de résorber
 Etoile à étoile les âmes dont la lueur fit divine la terre.
 La mort, nuit surpassant en éclat le jour, voit flagrer et fleurir,
 Fleur à fleur, et soleil à soleil, les renommées qui brillent
 Immortelles à son firmament, plus hautes que la vie ne contempla leur signe souverain
 Simonide de Céos mort jadis, récemment ressuscité,
 Rendu par Dieu une fois de plus, une fois de plus pleuré des hommes,
 Reluisait hier soir d'une gloire frêle comme le souffle.
 Frêle ? mais le souffle de la renommée ravive, avive, couve en sa garde
 Une vie si douce que celle-ci qui meurt et rejette la mort.

Le maternel amour, le frisson ravi de la mer, de qui le flanc
 Engendre une éternelle vie de joie qui mord comme l'âpreté de l'onde,
 L'orgueil de la chanson, et la joie d'oser la destinée du chanteur,
 La tristesse douce comme le sommeil, et le rire clair comme un vin,
 Empourprèrent et emplirent de fragrances embrasées sa ligne lyrique.
 Et telle la conque profère, comme la corde au heurt du plectre,
 Une musique disant toute la musique de la mer en elle accumulées,
 Poète bien-aimé, dont la louange est dite par notre douleur,
 Telles tes chansons gardant ton âme, et, telles, restituent
 Une vie si douce que celle-ci qui meurt et rejette la mort.

Côte à côte, nous pleurâmes au tombeau d'or de Gautier :
 Ici, en esprit, me voici debout et qui pleure auprès du tien :
 Pourtant nulle haleine de mort n'en provient hostile, nulle ombre ne s'en projette lugubre,
 Seule une lumière à éblouir l'or vierge du suprême filon,
 Seule une vapeur d'encens tiède du tabernacle même de l'amour.
 Ni la rivière de ténèbres, le gué stygien qui s'interpose,
 Ni l'heure qui vient fêrir et fendre comme une épée.
 Ni la nuit victorieuse d'une lumière périssable
 Ne sauront abattre, ni soumettre, ni séparer de nous par quelque arrêt abhorré
 Une vie si douce que celle-ci qui meurt et rejette la mort.

Prince de la chanson plus douce que le miel, lyrique Seigneur,
 Ta France ne pleure pas seule, ici, une lumière qu'elle adorait,
 De qui la renommée que l'amour illumine est l'héritage du monde :
 Des étrangers aussi, frères, aujourd'hui, saluent en unisson de cœur
 Une vie si douce que celle-ci qui meurt et rejette la mort.

ALGERNON CHARLES SWINBURNE.

PRIÈRE MODERNE

à Henry Bèrenger.

ROUGES encens évaporés sur les ciels pâles ;
 Vitraux de pourpre et d'or barrés de rameaux noirs ;
 Autels aériens, mouvantes cathédrales ;
 Soleils couchants, mystique apparence des soirs ;
 Robes de lin, au fond des bois, le long des sentes,
 Et, sur les fleuves dont les eaux sont frémissantes,
 Cortège virginal des vapeurs bleuissantes :
 Voici qu'est descendu le ciel, à l'horizon,
 Sous le regard éclo d'une étoile : O mon âme,
 Souviens-toi, pour Celui que le silence acclame,
 De garder et l'encens et la pourpre et la flamme,
 Jusqu'à ce qu'ait jailli l'astrale floraison !

Tragiques feux irradiés de tes pranelles ;
 Rythme sourd de ton pas somnambule, ô Paris !
 Aspect mystérieux de tes formes réelles ;
 Gestes de l'action dont le rêve est épris ;
 Foule qui roule, blanche et noire, par les rues,
 Laisant au souvenir, d'heure en heure décrues,
 De vagues visions des têtes disparues ;
 Scène du monde où l'Héroïne est la Douleur !
 Sur le masque du fou, sur la face du sage,
 Partout j'ai reconnu son effrayant passage :
 Dans l'humaine cohue elle a seule un visage,
 Le reste est sans regards, sans traits et sans couleur...

Puisse à tous et toujours ton éclatant symbole,
 O soir, se révéler dans la double beauté
 Du ciel, où la Pensée à l'Idéal s'envole
 Et du sol, où le cœur est du Réel tenté !
 Que l'attrait soit égal, car l'objet est le même :
 Sur la montagne ou sur la croix, splendide ou blême,
 Fils de l'humble Marie ou du Juge Suprême ;
 La même majesté dans le Christ apparaît ;
 Tel, dans les yeux souffrants de la foule qui passe
 Et dans la fête radieuse de l'espace,
 Là, Douleur et Labeur, ici, Repos et Grâce,
 Aux cœurs épris de lui Dieu se décèlerait.

EUGÈNE HOLLANDE.

DÉCOR ROMANESQUE

A Saint Pol-Roux.

Cer ce fut, en l'envol nacré d'ailes de cygnes,
 La gloire de Cypris nue et baisant des roses
 Que le flot déroulé des pompeux satins roses
 Fit resplendir sur les azurs de cieus insignes.

Toute païenne et souriante draperie
 Sous l'or clair des fenêtres aux jolis losanges,
 Avec des tons verts et sanglants d'orfèvrerie,
 Et la bordure de licornes très étranges.

Toute païenne, et douce, et noble la déesse
 Faite de roses et gaîment rose elle-même,
 Adorable monceau de fleurs dont se parsème
 L'étoffe lourde qui chatoie et qui caresse.

Et c'étaient, sous les plafonds de hautes ténèbres,
 Des ors d'astres ciselés au sein de nuits calmes,
 Des éclairs de casques et de glaives célèbres,
 Et des crédençes, et des floraisons de palmes,

Et des aigles écartelant d'armoriales
 Ailes de nuit aux pourpres des blasons antiques
 C'étaient — parmi l'essor des arceaux héraldiques
 S'exaltant vers le ciel d'ogives triomphales,

Et silences ! Mais les exquisités insignes
 — En ce décor de moyen-âge — de ces roses
 Que semait, en l'envol nacré d'ailes de cygnes,
 La Cypris nue en la douceur des satins roses !

CAMILLE MAUCLAIR.

LES VAINES DANSEUSES

CELLES qui sont des fleurs légères sont venues,
 Figurines d'or, et beautés toutes menues
 Où s'irise une faible lune... Et les voici
 Mélodieuses fuir dans le bois éclairci.
 De mauves et d'iris et de nocturnes roses
 Sont les grâces de nuit sous leurs danses écloses
 Qui de parfums voilés amusent leurs doigts d'or.
 Mais l'azur doux s'effeuille en le bocage mort,
 Et de l'eau mince luit à peine, reposée
 Comme un pâle trésor d'une antique rosée
 D'où le silence en fleur monte... Encor les voici
 Mélodieuses fuir sous le bois éclairci.
 Aux calices aimés leurs mains sont gracieuses ;
 Un peu de lune dort sur leurs lèvres pieuses,
 Et leurs bras merveilleux aux gestes endormis
 Aiment à dénouer sous les myrtes amis
 Leurs liens fauves et leur caresse... Et certaines
 Moins captives du rythme et des harpes lointaines,
 S'en vont d'un pas subtil au lac enseveli
 Boire des lis l'eau frêle où dort le pur oubli.

PAUL VALÉRY.

IMPRESSION

Le lac s'endort sous ses voiles de lichen vert,
 Sous les roseaux berceurs où frissonne une houle...
 Et, dominant les arbrisseaux plaintive foule,
 S'érigent les vieux pins sous leur chape d'hiver.

Et sur ces choses, plane un long suaire de brume,
 Dénouant ses vapeurs aux pointes des gazons...
 Et les calmes lueurs dont l'espace s'allume
 Nimbent de violet les molles frondaisons.

L'ombre du peuplier croit sur la route grise;
 Le pommier neige à flocons roses sur le champ;
 Et se noie aux clartés câlines du couchant
 L'envol des cygnes blancs qui vibre dans la brise.

Flot de sommeil berceur sur mon âme versé,
 De pénombre appalée où mon rêve circule;
 Vol de rythmes chanteurs à mon cerveau lassé...
 Raisonner ! C'est plein jour. — Songer ! C'est crépuscule.

EMILE WATYN.

SONNET

Vous avez murmuré, votre main dans ma main,
 Une phrase d'adieu très lente et très banale.
 Je n'ai pas dit comme autrefois : Donc, à demain.
 Je n'ai pas prononcé de parole brutale.

Car je hais la douleur bruyante et qui s'étale.
 Vous en ririez, avec vos airs d'enfant gamin.
 Comme ils sont loin avec leurs senteurs de jasmin
 Les jardins enchantés où j'aurai fait escale.

Vous ne murmuriez pas des paroles d'adieu
 Ces jours où, détournant de ma bouche vos yeux,
 Vous emplissiez mon cœur d'une extase rapide...

Et les moments si doux, hélas ! vite écoulés,
 Où lasse après l'aveu de votre amour timide
 Vous suiviez dans l'air bleu vos rêves envolés.

LÉON BLUM.

F A N E S

Lendemain

L'AUJOURD'HUI c'est Venise en deuil après les fêtes :
 Les canaux que moiraient d'ors vains les girandoles
 S'attristent de bercer d'illusoires gondoles,
 Et les vols d'oiseaux fous présagent des tempêtes.

Ils eurent trop raison naguère, les prophètes
 Qui parlaient de l'ennui bourreau des jeux frivoles,
 Et de l'heure où dépris de toutes mes idoles
 Je rêverais l'exil absolu des ascètes !

Adieu ; mon cœur est las de vos délices vides,
 Je me souviens : je songe aux saintes Thébaidés,
 Aux dunes de silence où le soupir des sables

Et des flots ravirait mon âme solitaire
 Vers l'adoration des Dieux inconnaisables
 En l'amour ingénu de l'éternel mystère.



La Victoire

L'E Mage d'aujourd'hui, penché sur le Mystère,
 Dérobe aux Sphinx muets les Arcanes des choses :
 Les lèvres de la Nuit par son baiser décroches
 Laisent le Jour immense illuminer la Terre.

Cabbalistes, sursum ! il n'est plus temps de taire
 Aux peuples moribonds la Merveille des Gnoses :
 Voyez à l'Orient ces feux d'apothéoses,
 Nimbes promis au front du rêveur solitaire !

Zohar, Apocalypse, ô Lumières, sans trêve
 Rayonnez, rayonnez sur notre Crépuscule !
 Après quatre-vingts ans, le Siècle enfin se lève.

Le sinistre Satan qui ricanait recule
 Les prêtres d'É.M.M. triomphent, et l'Aurore,
 Grand aigle éblouissant les Ténèbres, s'essore.

EDMOND FAZY.

SOIR DE VILLE

BEAU soir ponctué d'or de la Ville en rumeur
 Dans le réveil encor puéril de l'année
 Quand la Lune sur la nuit molle et satinée
 Fait bleuir ses rayons maudits du seul dormeur...

Beau soir ponctué d'or où l'odeur émanée
 Des églantiers et des lilas dans leur primeur
 Sous l'humide parfum du marronnier se meurt
 Loin des jardins fleuris où d'abord elle est née...

Diffusion de la couleur et de l'odeur,
 Diffusion aussi du roulement grondeur
 Que font tant de fracas humains parmi les rues,

Diffusion surtout de l'âme en tout cela
 Rayons bleuis, parfums mêlés, rumeurs décrues,
 Mysticité du cœur dans Paris, tout est là !

HENRY BÉRENGER.

La Vierge

LE STIGMATE

Sous la dalmatique bleue et blanche
 Elle a passé, les bras tendus,
 Laissant pendre au fil de sa hanche
 Les écharpes d'ombre, à flots perdus.

Les longues brumes horizontales
 S'élevaient sur les encensoirs.
 Les lys blancs teignaient leurs pétales
 Aux rougissantes pudeurs des soirs.

Elle a gravi, les yeux aux lumières
 Vers les ciboires inconnus
 Les sept marches d'or, coutumières
 Des purs genoux blancs et des pieds nus.

Lente, claire, elle est montée au faite
 Les bras croisés, baissés les yeux
 Avec les rayons du prophète
 Divergés sur son front radieux.

II

Or voici : toute la nef sonore
 Murmurante au bruit de ses pas
 Chantait...

* *

... Offre au Seigneur tes lèvres pour myrrhe
 Offre ton souffle pour encens
 Offre tes longs yeux d'or où se mire
 L'ombre des soirs incandescents

* *

Offre au Seigneur ta blancheur de vierge
 Sous l'aurore de tes cheveux
 Et tout ton corps brûlé comme un cierge
 En holocauste au dieu des vœux

* *

Agenouillée en Vierge Marie,
 Avec le geste triomphant
 De tendre au Sauveur de Samarie
 Ton grand cœur de mère et d'enfant.

III

Le poète parle :

O, splendide comme une idole,
 Laisant palpiter sur tes bras blonds
 Tes cheveux dorés pour étoile...
 Levant les mains vers les vitraux longs

* *

Retourne-toi, haute et nimbée,
 O Vierge, O Mère, O Cœur sans amant,
 Vers la faible forme courbée
 Qui tremble dans l'ombre follement;

* *

Et, noire sur l'aube indécise,
 Les pieds joints sous les plis étendus,
 Telle que Saint-François-d'Assise
 Montrant le Stigmate aux éperdus,

* *

Montre au cœur pur que tu fascines
 — l'horreur et d'orgueil les doigts ailés —
 La trace des lèvres divines
 Aux pointes de tes seins étoilés.

EN PRÉPARATION

PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
EUGÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Carmen mysticum.
Sonates.
Emaux sur Or & sur Argent.
Beauté.
De la Prose.
Les Faunes.
Des Yeux.
L'Ame Moderne.
Les Adorantes.
La Vierge.



LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.

№

Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LÉON DIERX, José-Maria DE HEREDIA, Stéphane MALLARMÉ, Algernon Ch. SWINBURNE. — M^{me} Judith GAUTIER et MM. Maurice MAETERLINCK, Jean MORÉAS, Charles MORICE, Henri de RÉGNIER, Paul VERLAINE, Francis VIELE-GRIFFIN ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

Un frontispice à l'eau forte, par FÉLICIEN ROPS sera joint à la dernière livraison.

SOMMAIRE DU 1^{er} AOÛT

L'Amrita des Dieux JUDITH GAUTIER.

<i>Laorimavere Virgines</i>	CAMILLE MAUCLAIR.
<i>Ballade de Résurrection</i>	GEORGE DONCIEUX.
<i>Vers</i>	LÉON BLUM.
<i>Crépuscules psychologiques</i>	HENRY BÉRENGER.
<i>Fanes</i>	EDMOND FAZY.
<i>Le Jeune Prêtre</i>	PAUL VALÉRY.





Pour mon maître Leconte de Lisle

L'AMRITA DES DIEUX

DANS la nuit merveilleuse, au cœur du ciel posée,
La Lune respendit pleine de l'Amrita
Qui, des pressoirs divins, en limpide rosée,
Sang clair des astres mûrs, lentement s'égoutta.

Tous les dieux vont venir boire cette lumière,
Ce philtre de jeunesse et d'immortalité.
Il leur rendra l'éclat de la splendeur première,
Et de charmes nouveaux nimbera leur beauté !

Hors des swargas lointains ils se hâtent en foule
Les dieux couleur d'opale, aux yeux fixes, les dieux
Terribles ou très-bons. Emportés par la houle
De leur désir, ils vont, vers le vin radieux.

Déjà le chœur superbe en désordre s'attroupe
Autour de l'Amrita, l'étincelant trésor ;
D'impétueuses soifs font déborder la coupe
Et sur le monde obscur tomber des gouttes d'or.

Dans l'ombre, un homme est là, le regard aux étoiles,
Sans rêves, le cœur lourd, confusément troublé,
Mais soudain, à ses yeux, se déchirent les voiles :
Le breuvage divin sur sa lèvre a coulé !

Dans l'être sans pensée une âme vient d'éclorre
Sous l'éclaboussement de la rosée en feu ;
Il voit les immortels, en tremblant il adore,
Il pleure, et tend les bras vers le firmament bleu.

Les dieux boivent encor l'un plus que l'autre avide
 Ils s'enivrent d'amour, de puissance et d'orgueil. ...
 Enfin la coupe au ciel n'est plus qu'un croissant vide :
 Les bienheureux ont fui, laissant l'espace en deuil.

Mais l'homme obscur a bu des gouttes du Mystère,
 L'infini tout entier a pénétré ses yeux ;
 Il est poète, il chante, et pour charmer la terre
 Il dévoile le ciel et révèle les dieux.

JUDITH GAUTIER.

LACRYMAVERE VIRGINES

A Georges Rochegrosse.

Cer les Vierges, ainsi de pâles asphodèles
 S'embrumant de tristesse en les joyeux lilas,
 Aux célestes forêts, mythiques citadelles,
 Inclinaient l'immense douleur de leurs fronts las.

Leurs seins aigus vibrant d'inapaisés sanglots
 Aux baisers ténébreux d'un invisible archange,
 Elles se déroulaient en leur cadence étrange,
 Comme une mer d'albâtre aux harmonieux flots.

Alors qu'elles passaient auprès des sveltes marbres
 Sous l'austère salut des chênes frémissants,
 Ariane levait ses yeux morts vers les arbres
 Sous l'implacable vol de ses deuils renaissants.

Niobé s'effarait, dans leurs longs cris stridents,
 Du sifflement des traits empourprant les sept filles,
 Et la douce Biblis, en son lit de jonquilles,
 Souhaitait son eau pure à leurs beaux fronts ardents.

Tandis que Marsyas saignant au tronc de l'yeuse
 Raninait sur sa lèvre en feu l'orgueilleux chant,
 Pour saluer la troupe adorable et peureuse
 De l'hymne aux doux accords dompteur du Dieu méchant.

Dans l'ombre fraternelle où rêvait leur chagrin,
Des caresses chantaient sur l'aile des oiselles,
Et des paons constellaient de regards d'or pour elles
L'éventail d'émeraude orgueil du parc serein.

Et, les statues offrant l'exquis et triste hommage
De pleurs marmoréens aux perles de leurs pleurs,
Les Oiseaux et les Bois offraient brise et ramage,
Les gazons s'encharmaient de rosée et de fleurs.

Mais le groupe sacré, dans son exil tremblant,
Insensible aux langueurs des triomphantes roses,
Fleurissait l'horizon vermeil de ses bras roses
Levés pour des appels vers le ciel somnolent,

Comme si, dans le sombre azur gemmé d'étoiles,
Une Galère d'or où s'efface un adieu,
Enfant pour tout jamais les ailes de ses voiles,
Eût bercé le départ implacable d'un Dieu !

Et ces Vierges pleuraient l'Exil de la Beauté,
Car, sur le haut bûcher embaumé d'hyacinthes,
Plus pâle que les lys dont ses tempes sont ceintes,
Adonis était né pour la divinité !

Cypris avait serti d'astres ses boucles blondes,
Et, sous l'immensité des cieux mystérieux,
L'Adolescent avait aux lucéurs d'autres mondes
Comme de grands iris ouvert ses larges yeux.

Alors les lys vivants, les Vierges aux pas lents,
Empourprant leur candeur à la mourante flamme,
A l'Ombre, aux Dieux d'Enfer, noirs sphinx gardiens de l'âme,
Avaient lugubrement dit les hymnes dolents.

Et maintenant ce champ de fleurs sous la rosée
Des pleurs, et sous l'effroi des vœux Plutoniens,
Dans la forêt, des Jeux et des Ris délaissée,
Troublait de ses parfums les songes anciens :

Et les Faunes pensifs, et les funèbres arbres,
Pressentant des regrets plus amers que les flots,
Écouchaient s'abîmer en affrayants sanglots
Le liliac essaim de ces douloureux marbres.

CAMILLE MAUCLAIR.

BALLADE DE RÉSURRECTION

I

LE tombeau divin a germé
 Et Pâques sonne aux cathédrales.
 Autour du grand cierge allumé
 L'encens déroule ses spirales,
 Les vitraux diaprent les dalles,
 Des alleluias éclatants
 Volent de l'orgue ; à deux battants
 La nef ouvre aux peuples sa porte.
 Venez vous, Sauveur du vieux Temps,
 Pour ressusciter l'âme morte ?

II

C'est le dieu renaissant, c'est Mai,
 Libre des prisons hivernales,
 Qui monte dans l'azur charmé
 Parmi les roses triomphales.
 Il a fait taire les rafales,
 Son souffle a tiédi les antans,
 Des prés en fleur aux nids chantants
 Règne sa vertu douce et forte.
 Que peut l'haleine du printemps,
 Pour ressusciter l'âme morte ?

III

Renouveau du cœur enflammé !
 Les voici, les nuits nuptiales :
 Partout l'espoir du bien-aimé
 Rosit les candeurs virginales ;
 Partout, aux brises matinales
 Et sous les astres lactescents,
 Un vague émoi trouble les sens,
 L'air est plein de baisers. N'importe ;
 Il n'est philtres assez puissants
 Pour ressusciter l'âme morte.

ENVOI

O blanche reine de vingt ans,
 Aux doux yeux, aux pensers constants,
 Qui les anges font escorte,
 Incline-toi, si tu l'entens,
 Pour ressusciter l'âme morte.

GEORGE DONCIEUX.

VERS

A. P. L.

LES nuits d'été, les gens descendent dans la rue.
 Par la brume on les voit passer, très vite, et puis
 Ce n'est plus rien qu'un tourbillon d'amour qui fuit
 Dans le charme d'une vision disparue.

Les arbres que le soir empoussierait d'or
 Sont maintenant tristes et vagues sous la lune.
 Le ciel est bleu, le vent est chaud; la terre est brune.
 Tout paraît lisse et clair comme dans un décor.

Les voix que l'on entend prennent, dans le silence,
 Cet accent fauve et sourd qui vous épouvantait.
 Souvenez-vous du bon chevalier qui partait,
 Dans la nuit un reflet d'étoile sur sa lance.

II

Votre robe, serrant un peu trop votre taille,
 Vous fait trop frêle, avec quelque chose d'exquis.
 Vous êtes la très pure et très naïve à qui
 L'archange apparaîtra les matins de bataille,

Si naïve, et si caressante, que le ciel,
 Le soir, pour vous, s'est fait d'une teinte plus pâle,
 Lilas et bleu — dans des transparences d'opale —
 Et les fleurs d'un parfum presque artificiel...

Pourtant n'en soyez pas moins douce à nos faiblesses.
 Le vent plus frais ouvre les arbres du chemin.
 Venez, ne parlons plus, je prendrai votre main.
 Il faut des mots si peu chastes pour qu'on vous blesse.

III

Là-bas ? où donc ? Quand on a quinze ans, on souhaite
 Des pays inconnus et des soleils plus bleus.
 Gardez-vous le regret des pays fabuleux
 Qu'avait rêvés votre petite âme inquiète ?

Moi, je sais bien que sous des arbres plus épais,
 Au fond des bois que rafraîchiraient les fontaines,
 Je ne deviendrais pas dupe des choses vaines,
 Je garderais l'orgueil stérile de ma paix.

Restons ici. Vivons paresseux et tranquilles,
 Vous aurez des mots doux, comme pour me calmer.
 Et je vous aimerais de comprendre et d'aimer
 Mes désirs sans espoir et mes vœux immobiles.

LÉON BLUM.

CRÉPUSCULES PSYCHOLOGIQUES

Je rêve une colline étroite au jour baissant..
 Des vapeurs s'en iraient par l'azur albescent
 Qu'une diffusion impalpable de rose
 Nuancerait
 Et ce serait
 Notre secret

D'errer sous les bouleaux dont le tronc blanc se rose
 Par un suave après-midi de fin d'hiver
 Songeurs d'amour parmi le rare gazon vert..



Et je rêve, au delà de l'étroite colline,
 Des lointains bleu-foncé qu'une brume opaline
 Velouterait d'un voile aux violets replis..

Moins loin, des plaines
 S'étendraient, pleines
 D'albes haleines

Qui monteraient en blancs réseaux un peu bleuis
 D'un vieux toit pastoral ou des feux de fougères
 Qu'allument en plein champ les légères bergères..



Et les frêles bouleaux mettraient sur le ciel blanc
 Les dessins imprévus de leur treillis tremblant..
 Le vent frissonnerait dans leurs fins ramuscules

Et ce charmant
 Frissonnement
 Dirait comment

On doit s'aimer dans la douceur des crépuscules..
 Et nos songes auraient ce frisson du bouleau
 Si doux qu'on ne sait pas si c'est le vent ou l'eau..

Est-ce le vent ou l'eau qui glisse par vos branches
Et se joue au travers de vos écorces blanches ?
Dites-le moi, bouleaux rêveurs, tendres bouleaux..

Point de réponse :
L'ombre s'annonce
Et puis se fonce..

Le sombre soir se meurt sur de secrets sanglots
Seul un sanglant sillon de rouge-de-saturne
Trouble encore au couchant la grisaille nocturne.



Pais, comme un souvenir en un cœur lourd d'ennui
Ce rouge sombrerait lui-même dans la nuit
Un magistral silence assombrirait la Terre

Et les aspects
Des fonds épais
Prendraient la paix

Des soirs poignants où l'on pressent le grand mystère...
Hélas ! d'où nous viendrait le mot essentiel !
Obscurité du cœur sous la noirceur du ciel !..



Le Mot essentiel, porte d'or des Sésames,
S'ouvrira-t-il jamais pour éblouir les âmes ?
Obscurité du ciel sur la noirceur du cœur !

Tout n'est que rêve
Et clarté brève
Qui brille et crève..

Le Temps dissout l'Amour et le Temps est vainqueur !
Nous sommes de la même étoffe que nos songes :
Qu'on nous rende la foi des sincères mensonges !



Soir pâle, bouleaux blancs, fin coteau gazonné,
O tendre et délicat décor imaginé,
Ne viens plus attendrir ma vision ravie...

Puisque jamais
Les prochains mais
Que tu promets

Ne rouvriront un cœur endurci par la vie
Le Temps dissout le Temps, et le Temps est vainqueur
Et le ciel est obscur encor moins que le cœur !

HENRY BÉRENGER.

Février 1889

F A N E S

Indolence

LA douceur de dormir à deux dans la demeure
Pleine de lune pâle et de tremblantes palmiers
Est suave surtout lorsqu'en les blêmes balmes
Du mystère nocturne un rêve noir s'épeure :

O délice de voir s'enfuir le sombre leurre
Sous la crypte de mort et d'oubli des ciels calmes...
O bonheur de sentir l'haleine des lys almes
Du paradis parler aux âmes qu'elle effleuré...

La chambre est un jardin de frissonnante flore,
Un Eden où le vol musical du silence
Vibre comme une voix défunte de mandore

Et caresse en passant nos songes que balance
Loin du midi brutal ou de l'ardente aurore
Le souffle vague et frais de notre nonchalance.

EDMOND FAZY.

LE JEUNE PRÊTRE

Sous les calmes cyprès du jardin clérical,
Va le jeune homme noir aux yeux lents et magiques.
Lassé de l'exégèse et des mots liturgiques
Il savoure le bleu repos Dominical.

L'air est plein de parfums et de cloches sonnantes !..
Mais le Séminariste évoque dans son cœur
Oublieux du latin murmuré dans le Chœur
Un Rêve de bataille et d'armes frissonnantes...

... Et, se dressent ses mains faites pour l'ostensoir
Cherchant un glaive lourd ! Car il lui semble voir
Au couchant ruisseler le sang doré des Anges !

Là haut ! Il veut nageant dans le Ciel clair et vert
Parmi les Séraphins bardés de feux étranges,
Sonnant de cor, choquer le fer contre l'Enfer !

PAUL VALÉRY.

14 juillet.

E.N.

EN PRÉPARATION



PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
EUGÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Carmen mysticum.
Sonates.
Emaux sur Or & sur Argent.
Beauté.
De la Prose.
Les Fanes.
Des Yeux.
L'Âme Moderne.
Les Adorantes.
La Vierge.



La Conque

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.

Il n'y aura pas de deuxième tome.

Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LÉON BLUM, LÉON DIÉRY, José-Maria DE HEREDIA, Stéphane MALLARMÉ, Algernon Ch. SWINBURNE. — M^{me} Judith GAUTIER et MM. Maurice MAETERLINCK, Jean MORÉAS, Charles MORICE, Henri de RÉGNIER, Paul VERLAINE, Francis VIELÉ-GRIFFIN ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

Un frontispice à l'eau forte, par FÉLICIEN ROPS sera joint à la dernière livraison.

SOMMAIRE DU 1^{er} SEPTEMBRE

Chanson

PAUL VERLAINE.

Petites choses

LÉON BLUM.

Pleine Mer

ÉMILE WATYN.

La Fileuse

PAUL VALÉRY.

La Dame en gris

HENRY BÉRENGER.

Sonnets

CAMILLE MAUCLAIR.

Sonnets

EDMOND FAZY.

De Fleurs

CLAUDE MOREAU.

D'Etoiles

P. L.





CHANSON

L'HORRIBLE nuit d'insomnie
Sans la présence bénie
De ton cher corps près de moi
Sur ta bouche tant baisée
Encore que trop rusée
En toute mauvaise foi

Sans ta bouche tout mensonge
Mais si franche quand j'y songe
Et qui sait me consoler
Sous l'aspect et sous l'espèce
D'une fraise, bonne pièce !
D'un très plausible parler

Et surtout sans le pentacle
De tes sens et le miracle
Multiple et un, fleur et fruit
De tes durs yeux de sorcière
Durs et doux à ta manière...
Vrai Dieu, ta terrible nuit !

(B.R.)

PAUL VERLAINE.

PETITES CHOSES

LE vent glisse et fuit sur vos mains tremblantes
Jouez-moi : — la nuit doit vous inspirer —
Des airs languissants et des valse lentes
Des airs alanguis qui fassent pleurer.

Le vent qui s'enfuit rythmera nos rêves
Rythmera la voix lente de nos voix
Et nous pleurerons les minutes brèves
Dans l'ombre alourdie et fraîche des bois.

II

*Si tu veux faisons un rêve
Montons sur deux palefrois...*

Pendant que tu te recueilles
En des rêves trop subtils
L'eau miroite entre les feuilles
Et le ciel entre tes cils

Phœbé là-haut nous jalouse,
Mais son regard lent et doux
Met des voix dans la pelouse
Et des pleurs sur tes genoux

Regarde : sa lueur danse
Sur l'ombre de tes bras nus.
Ecoute : le vent cadence
La chanson d'Eviradnus.

*Si tu veux, faisons un rêve
Montons sur deux palefrois
Tu m'emmenes, je l'enlève,
L'oiseau chante dans les bois.*

III

La pluie, en tombant parmi les rosiers
Perce des trous blancs dans les feuilles vertes ;
Les pétales clairs des roses ouvertes
S'inclinent au ras des treillis d'osier.

Voyez-vous le faite incliné des saules.
L'orage qui souffle à gros tourbillons
Y creuse de longs et souples sillons
L'orage qui fait trembler vos épaules.

Nous irons revoir tous deux, n'est-ce pas,
Le jardin jauni, le banc solitaire.
Sentez-vous l'odeur âpre de la terre
La terre mouillée où marquent nos pas.

LÉON BLUM.

PLEINE MER

ROULEUX béliers au large flanc
Vague qui croule et se relève ;
Amer baiser de petite Eve
Où l'on ne s'offre que tremblant...

Bleu pâle, plus pâle et plus blanc
L'horizon semble hurler la grève
Je m'absorbe en le contemplant
On dirait un grand ciel qui rêve

Ciel tout peuplé de visions,
Envolement de papillons,
Sur la clarté des poupes veuves...

Voile en berne, signal de deuil
Se rapproche visible à l'œil. —
Et voici sangloter les veuves.

ÉMILE WATYN.

957

LA FILEUSE

LILIA... NEQVE NENT.

Assise la fileuse au bleu de la croisée
Où le Jardin mélodieux se dodeline ;
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer l'agneline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe, et sa tête petite s'incline...

L'âme des fleurs paraît plus vaste et primitive,
De plus jeunes parfums le val chaste s'arrose,
Et des lys ont pâli le Jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée
Dédiant, magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Car la dormeuse file une laine isolée
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
Angélique, et sans cesse au fuseau doux, crédule
La chevelure ondule au gré de la caresse...

N'es-tu morte naïve au bord du crépuscule ?
Naïve de jadis, et de lumière ceinte ;
Derrière tant de fleurs l'azur se dissimule !...

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte
Parfume ton front vague au vent de son haleine,
Innocente qui crois languir dans l'heure éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine !

PAUL VALÉRY.

LA DAME EN GRIS

Là face des lueurs douces de la soirée
 Et dans l'ombre de la fenêtre inéclairée
 Sous le charme de quels frissons viens-tu t'asseoir
 O femme dont les yeux sont gris comme le Soir
 Et dont Van Beers par un raffinement suprême
 A peint les vêtements gris comme les yeux même ?
 Ah, ce gris à la fois impénétrable et clair
 Ce front haut sous ces fins cheveux blonds, et cet air
 De sensualité que la bouche écarlate
 Et les grands yeux où la pupille se dilate
 Donnent à ton visage un peu triste pourtant !
 Comme on sent bien dans ce regard inquietant
 Errer et vaciller l'éphémère tendresse...
 Il émane de tout ton être une caresse
 Impalpable et qui fait défaillir. On ne sait
 Si c'est vers un désir ou bien vers un regret
 Que ton âme s'en va parmi le crépuscule...
 Plus on la veut connaître et plus elle recule,
 La jeune âme indécise éparse au soir d'été.
 Fragile âme à qui vont nos goûts d'éternité,
 Quelle autre âme mêlée à ta mélancolie,
 Te dira les mots où la tienne se délie
 Et déchiffrant enfin tes vœux et tes aveux
 Pour toi seule dira les phrases que tu veux ?

HENRY BÉRENGER.

PRIÈRE

Ceint du Styx, mon rêve est un temple dans une île.

C. M.

Rose flottante au Styx neuf fois ceignant mon Rêve,
 Princesse pâle, éclos en cette île de nuit
 Où des Dieux blancs et noirs se promènent sans bruit,
 Erigeant leur énigme au seuil d'or de la grève.

Île de songe, où mon esprit rêve sans trêve !
 Tu suspendras, fleur dédaigneuse de tout fruit,
 Ton décor de parfums à mon cœur qui reluit,
 Ostensor qu'en ce Temple un désir vierge élève !

Charme à notre Holocauste en l'île au fleuve noir !
 Et puisque j'ai cueilli sur la rive ce soir
 Ta consolation de rose crépusculaire,

Ah ! sois l'Aurore messagère d'Inconnu,
 Omphale que rehausse un opprobre d'Hercule,
 Et prophétise enfin que l'Archange est venu !

LES BANNIS

QUOI ! de tous ces lotus en nos Thulés éclos
 Pas un ne s'enguirlande au monstre de la proue !
 Et le rire au buccin du vert Triton s'ébroue,
 Multiforme bouffon de nos altiers sanglots !

Sinistre mer, que l'éperon quadruple troue !
 Nos rêves, accoudés pensifs sur les noirs flots
 S'étioient, et le nain Orgueil vire la roue,
 Et l'antenne s'efforce aux insurgis Ilôts !

Cependant que debout sur la Guivre, au sillage
 Notre Espoir en habit de fer suit un mirage
 Risible et beau comme un Polyphème aveuglé :

Ah ! l'île est si lointaine à nos obèses voiles !
 Et ta nuit, Atlantide où nous avons cinglé,
 C'est l'âpre Niobé pleurant les Sept Etoiles !

LE CYGNE SUPRÊME

Le Cygne jouait à la galère.

SAINT-POL ROUX.

CYGNE du Dernier Jour, défi vierge aux ténèbres
 Où des Gestes prédits par d'anciens nécromants
 Initieront d'inéludés écroulements,
 Exalte agonisant l'amour des Morts célèbres !

Et si le chant rythmé des harpes de tes plumes
 Insurge en ta candeur la Nef du Souvenir,
 Qu'au moins le Vaisseau chante aux Léthés à venir
 Son mépris incroyant des mortelles écumes !

Que sur Méduse plane un dédain d'Arion !
 Que la nef surnageante ait des mystères d'arche
 Aux noirs anneaux du Styx rampant comme un python :

Et que s'érige, en ta splendeur d'Espoir qui marche
 Vers la Leda d'aurore offerte au Cygne-Dieu,
 L'inobscure Départ de tes ailes d'adieu !

CAMILLE MAUCLAIR.

F A N E S

Mes Rêves...

Mes rêves n'osent pas se divertir d'eux-mêmes
 Vers le rire des Avallons
 Pleins d'avril éternel où marchent des poèmes
 Avec des ailes aux talons ;...

Mes rêves sont plaintifs comme les chrysanthèmes
 Et comme les doux violons
 De l'automne en voyage et comme les pleurs bièmes
 De la lune sur les vallons ;...

Mes rêves sont captifs de leur tristesse intime :
 Ils n'osent pas prendre l'essor
 Vers le joyeux pays à cause de l'abyme

Ouvert entre la rive d'or
 Et le désert en deuil dont je serai victime
 Au siècle des siècles — encor.



Voyage

Ce soir ma solitude est un lac de silence
 Et de songe où la nef de mes chimères glisse
 Vers des illusions de rive en le délice
 D'un rêve qui promet l'éternelle opulence :

Une brise aux mortels parfums de pestilence
 Nous mène lentement à l'île du supplice ;
 Le doux lys de l'espoir effeuille son calice
 Et sa tige s'effile en venimeuse lance ;

Le mirage d'or fuit, la menteuse merveille
 S'évanouit : perdu dans les mornes ténèbres,
 Mon navire joyeux pour l'enfer appareille

Et les oiseaux de l'ombre avec des cris funèbres
 Escortent le damné jusqu'aux lointains parages
 Où l'attend le démon des éternels naufrages.

DE FLEURS

ELLES avaient piqué des lotus dans leurs boucles
 Et mouillé leurs cheveux avec des parfums lourds
 Leurs souples flancs roulaient des houles de velours
 Leurs longs yeux palpitaient comme des escarboucles

Des couleuvres d'argent tournaient sur leurs bras nus
 Des colliers descendaient sur leurs mamelles grises
 Leurs souffles délicats erraient comme des brises
 Dans leurs voix tristes et leurs rires ingénus

Et les rougeurs des fleurs sur leurs bouches nocturnes
 Tremblaient avec des nonchalances taciturnes
 Au bout de leurs doigts blancs onglés de carmin

Et les sourds tapis bleus déroulaient le chemin
 Où les filles du dieu, sur des fleurs de verveines
 Se charmaient l'une l'autre au fil des heures vaines.

CLAUDE MOREAU.

D'ÉTOILES

Die Sterne die begehrt man nicht.

Le désir infini suscité par les astres
 Monte avec le noir, tremble avec l'ombre de nuit
 Le cœur de marbre pur et qui s'épanouit,
 Fleur ! ô les cœurs d'acanthé aux cous blancs des pilastres —
 Eclot d'une colonne où l'or des astres luit.

Les souvenirs de l'être et la vie et du jour
 Se perdent, vieux voiles oubliés par leur âme
 Le cœur, Rose de glace aux doigts d'Elle, se pâme
 Et défaille et périt de la mort de l'amour.

Il se meurt d'une envie éternelle. Tranquille
 Sa vision descend dans la nuit immobile
 Descend, neige et l'ensevelit comme un époux,

Extase qui revient des étoiles heureuses
 Suivre dans l'air nocturne au morne deuil des fous

Le silence mortel mené par les pleureuses.

E.N.

P. L.

EN PRÉPARATION

PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
EUGÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Carmen mysticum.
Sonates.
Emaux sur Or & sur Argent.
Beauté.
De la Prose.
Les Fanes.
Des Yeux.
L'Âme Moderne.
Les Adorantes.
La Vierge.



LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.



Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LÉCONTE DE LISLE, Léon DIERX, José-Maria DE HEREDIA, Stéphane MALLARMÉ, Algernon Ch. SWINBURNE, M^{me} Judith GAUTIER et MM. Paul VERLAINE, Jean MORÉAS. MM. Maurice MAETERLINCK, Charles MORICE, Henri de RÉGNIER ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

Un frontispice à l'eau forte, par FÉLICIEN ROPS sera joint à la dernière livraison.

SOMMAIRE DU 1^{er} OCTOBRE

Le Retour

JEAN MORÉAS.

Le Rêve de la vie
Rondelet d'automne
Sonnets
Antigone (fragments)
Sonnet
Comme deux âmes-sœurs...
Hélène, la reine triste
A Théodor de W.

HENRY BÉRENGER.
 GEORGE DONCIEUX.
 CAMILLE MAUCLAIR.
 EDMOND FAZY.
 EUGÈNE HOLLANDE.
 MAURICE QUILLOT.
 PAUL VALÉRY.
 P. L.





LE RETOUR



PÉTRÉE, chère tête

Pareille au blond épi que la faucille guette,
O Pétrée, génisse indocile au servage,
Moins douce est la saveur de la pomme sauvage
Que ta bouche.

Contre des hommes belliqueux que la trompette enivre
Mes bras tendirent l'arc d'aubier où la sagette vibre ;
Mais ils sauront aussi s'illustrer d'une lutte
Plus bénigne, ô Pétrée, et j'appriis les secrets
Des pertuisés roseaux et de la curve flûte.

C'est temps nouveau quand de ses traits
Diane n'ensanglante les forêts.
C'est quand jouvence fait à Dioné service.
O gracieuse enfant, que clairs et simples sont tes yeux !
Déjà l'astre de Bérénice
Guide vers l'occident le Bouvier paresseux.

Pour que tu cèdes à mes pleurs
Ma main a dévidé des fils de sept couleurs,
Chantant l'air redouté
J'ai répandu la cendre
Des herbes de bonté.
La voix du rossignol fait ton âme plus tendre,
Et le favone agace, comblant mes vœux,
La couronne de pin qui mêle tès cheveux.

HN

JEAN MORÉAS.

957

LE RÊVE DE LA VIE

Le Bois, qu'éblouissaient les fêtes de la vie,
 Déserté du soleil et du fracas mondain,
 Se prépare au silence où le soir le convie.

Aux suprêmes lueurs d'un ciel incarnadin
 Le dernier équipage a quitté l'avenue
 Où la nuit vient poser son immense dédain.

L'eau des lacs frissonnante ainsi qu'une chair nue
 Réfléchit les sapins dressant de noirs remparts
 Sur un fond d'Occident pâli qui s'atténue.

Des arômes confus montent de toutes parts,
 Odeurs d'acacias et de tilleuls ensemble ;
 Et dans l'Orient blond semé d'astres épars

Surgit le fin croissant de la lune, qui semblé
 Tisser comme un réseau de languide clarté
 Pour ce pur paysage où sa lumière tremble.

Sur le calme sommeil de ce lac argenté
 Dont les cygnes neigeux semblent être les rêves
 Qu'il serait doux d'errer par cette nuit d'été !

Volupté de voguer, insoucieux des grèves,
 Au bruit d'avirons où la lune brillerait
 Parmi les vaporeux fantômes qui s'élèvent...

Mais écoute : voici qu'en plein lac on dirait
 Qu'une musique monte au dessus des eaux grises,
 Tendre comme l'aveu poignant d'un cher secret !

Elle vient d'une barque où des femmes assises
 Avec des vêtements qui leur donnent un air
 De grands cygnes aux blanches ailes indécises

Jettent leur âme avec leur voix dans du Wagner,
 Et c'est bien l'âme aussi de la nuit estivale
 Qui vibre dans ces voix où nul mot n'est amer.

Elle meurt, puis remplit l'éther par intervalles
 La musique des voix sur le miroir des eaux...
 O puissance de l'âme humaine sans rivale,

Plus noble que les chants des plus divins oiseaux,
 La voilà qui s'impose à la nuit attentive,
 L'héroïque romance au dessus des roseaux !

Toi qui restes ravi en rêve sur la rive,
 Sais-tu quel invisible et sûr enchantement
 Te retient sur ces bords, pénétrée et captive ?

Ni le lac, ni la lune, ni le Bois dormant
Ni même de ce chant la tendresse infinie
N'auraient pu t'émouvoir aussi profondément.

Il fallait, pour goûter cette unique harmonie,
Que loin du vil fracas de la Ville en rumeur
Ton âme fut enfin calmée, ô mon amie.

Il fallait que Paris ayant tu sa clameur
Ne fut plus rien qu'un bruit aussi faible à l'oreille
Qu'au cœur un souvenir effacé de douleur;

Il fallait qu'en cette heure où notre âme appareille
Vers les phares surgis aux noires mers du ciel,
La Nature devint à l'Idéal pareille ;

Il fallait que de tous les aspects du réel,
Des rumeurs de la ville et des formes des choses
Il ne subsistât plus rien que l'Essentiel !

Alors, dans le silence infini des nuits closes,
Devaient s'ouvrir en toi comme en un chaste val,
Avec leurs fleurs vers une intime aurore écloses

Les candides rameaux du Rosier idéal !

HENRY BÉRENGER.

RONDEL D'AUTOMNE

Ah, chère, j'ai le cœur bien las.
Vois ce ciel trouble où meurt l'automne
Et comme le bosquet frissonne,
Tout noir, et veuf de ses lilas.

Sourires appris, faux hélas,
De ce mensonge monolone,
Ah ! chère, j'ai le cœur bien las ;
Vois ce ciel trouble où meurt l'automne.

Pourtant j'ai rêvé de doux lacs,
Une main délicate et bonne,
Une voix qui berce et pardonne ;
Et j'en ris encore aux éclats.
Ah ! chère, j'ai le cœur bien las.

GEORGE DONCIEUX.

SONNET

MIRAGE où s'exalta toute une Océanie
 D'ors et d'aromes verts et de cieux inconnus,
 Tes Yeux lus par les miens et fleuris ingénus
 Comme une aube de nostalgie indéfinie !

Tes mélodiques doigts surent, douce agonie,
 Célébrer si longtemps ces pays survenus,
 Que de nos vœux d'antan naquirent, beaux et nus,
 Des anges prometteurs de cet or d'insomnie.

Mais les Etoiles ont proclamé le mensonge
 Dont l'ombre de tes cils alanguissait la gloire,
 Et le regret est né dans l'ivresse du songe :

Et seul demeure, épars vol pâle en la mémoire,
 L'essor des anges nés du luth où se module
 Un dernier rêve de notre âme au crépuscule.

CAMILLE MAUCLAIR.

SONNET

Les arbres que le vent courbe dans les cours blanches
 Jettent une ombre souple et claire sur les murs.
 Il ne faut pas sortir ; les fruits ne sont pas mûrs,
 Et des fleurs de pommier rosent seules les branches.

Viens cependant : le ciel est bleu. Quand tu te penches
 Un peu, tes cheveux font sur ton front lisse et pur
 Courir des frissons d'or et des reflets d'azur.
 Tu pencheras sur moi tu nuque, et puis tes hanches.

Les chemins sont tout verts, d'un vert pâle et honteux.
 Je lâcherai ta main si tu me le demandes,
 Je passerai mon bras sous ton bras, si tu veux,

Les feuilles des fraisiers sortent des plates-bandes,
 Hélas ! les jours sont courts et nos douleurs sont grandes.
 Le ciel est bleu ; le vent est bleu ; tes yeux sont bleus.

LÉON BLUM.

ANTIGONE

Un lied suprême comme un soupir de baisers
 Charme de crépuscule et de douce folie
 La frêle floraison de tendresse pâlie
 Qui fleurit le tombeau de mes rêves brisés.

Les sons silencieux des voix semblent posés
 L'aile close en les lys de ma mélancolie
 Tels que des messagers qui viendraient d'Italie
 Caresser la langueur de désirs épuisés.

Mon cœur est un jardin d'automne où des violes
 Se lamentent, le soir, mystérieusement :
 Des colombes d'amour s'y plaignent, endormant

La mort des roses par des plaintes sans paroles,
 Et l'âme nostalgique écoute infiniment
 Soupirer le suprême arôme des corolles.



Sœur des sœurs, Antigone, Antigone, le soir
 L'isolé se souvient de tes yeux d'ange-femme,
 De la paix que ton âme exhalait en son âme
 Et de tes pleurs bénits mieux qu'une eau d'aspersoir :

Je t'offre à deux genoux ma tristesse, encensoir
 Où brûlèrent pour toi mes rêves, Notre-Dame
 D'Hellas, ô Vierge morte avant l'épithalame,
 Sainte dont la douceur fut mon seul reposoir !

D'éternité je suis, Antigone, ton frère :
 Mais las ! nos Dieux s'en vont dans la nuit funéraire,
 Chrétien, je te murmure un langage moins beau

Et ma voix ne t'est plus comme jadis amène,
 Puisque tu dors si près du sororal tombeau
 Ce long rêve charmé par les plaintes d'Ismène.



Voici l'heure de lune où la lande frissonne,
 Où la silencieuse approche du mystère
 Isole étrangement la douleur solitaire
 D'un cœur qui n'en ferait confidence à personne...

Parmi le crépuscule, une voix d'aube sonne
 Le signal rayonnant du départ pour Cythère :
 Mais la nuit maternelle est comme un baptistère,
 Salut des lys en pleurs que le péché moissonne ;

L'eau lustrale d'oubli que versent les étoiles
 Console ta tendresse inutile, âme-cygne,
 Esprit pur, esprit seul, dont la femme est indigne,

Cœur qui ne daigneras jamais, levant tes voiles,
 Pour prix d'un charme faux, de mauvaise origine,
 Être l'ami d'amour de l'éphèbe Androgyne !

EDMOND FAZY.

(Fragments)

SONNET

A Hortense P.

PARCE que le matin de ce jour fut sans nue
 Et que mes yeux se sont ouverts sur la beauté
 D'un ciel vaste, paré de sa jeune clarté,
 Mon cœur a défailli d'une langueur connue,

D'une langueur qui m'est de vous, un jour, venue,
 Lorsque votre regard, aube de volupté,
 Semblait permettre à mon désir sollicité
 De voler en chantant dans sa bleue étendue.

Mais les ombres du soir dont le ciel s'est rempli,
 Tandis que je donnais à mon rêve des ailes,
 M'évoquent tristement les ténèbres d'oubli

Dont vous voilez pour moi l'azur de vos prunelles,
 Comme si vous preniez un plaisir orgueilleux
 A me voir si longtemps errer au bord des cieux.

EUGÈNE HOLLANDE.

COMME DEUX AMES-SŒURS...

COMME deux Ames-Sœurs qu'enguirlande le Rêve,
 La neige de leur cœur, pâissante, s'élève
 Ainsi qu'un hymne lent vers le Ciel. — Suppliants,
 Les grands lys enlacés aux pétales brillants

Offrent au vent des nuits la lourdeur de leurs tempes,
 Et leur prière passe, ainsi que par les temples
 S'égare un peu d'encens autour des grands piliers
 Vers les Anges de bois qui sont agenouillés.

O dans la Nuit, ces deux Blancheurs voluptueuses
 Qui se cherchent, dans l'ombre, au couvert des yeuses, ...
 O Narcissus, dont les délicates pâleurs
 N'approchent encor pas l'étrangeté des leurs...

C'est le Rêve attendri des Ephèbes-Archanges,
 C'est le brûlant parfum des voluptés étranges,
 Où le cœur croit trouver un peu d'apaisement
 Et l'oubli de Celui qui n'a pas de serment.

Puis, écoutez la voix majestueuse et calme
 Qui, dans la Nuit d'argent, se développe, et clame :
 « Venez à moi, les écoeürés, les indolents,
 Qu'un chant indéfini berce en ses rythmes lents,

Durant les longs baisers rendus aux bouches pâles :
 Venez ; je vous dirai quelles morts — dans quels râles ! —
 Trouvent les yeux mi-clos qui se ferment au jour,
 Pour s'entr'ouvrir le soir aux ardeurs de l'Amour. — »

Une brise a pleuré dans les feuilles séchées. —
 Abandonnant au vent leurs corolles penchées,
 Et plus pâles encor, et plus dolents aussi,
 — O lendemains d'aimer où l'on reste transi —

Fatigués de l'Azur où plane le Mystère,
 Les Lys se sont courbés pour regarder la terre. —

MAURICE QUILLOT.

HÉLÈNE, LA REINE TRISTE

TZUR ! c'est moi !... Je viens des grottes de la mort
 Entendre l'onde se rompre aux degrés sonores
 Et je revois les galères dans les aurores
 Ressusciter de l'ombre au fil des rames d'or.

Mes solitaires mains appellent les monarques
 Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs
 Je pleurais ! Ils chantaient leurs triomphes obscurs
 Et les golfes enfuis aux poupes de leurs barques !

Voici les conques profondes ! et les clairons
 Sévères qui rythmaient le vol des avirons ;
 Le chant clair des rameurs enchaîne le tumulte,

Et les Dieux ! A la proue héroïque, exaltés
 Dans leur sourire antique et que l'écume insulte
 Tendent vers moi leurs bras indulgents et sculptés !

PAUL VALÉRY.

—oe—

A Téodor de W.

DAIF, aux yeux à fleur de tête et grands ouverts,
 Il a taché de sang le vol sacré du cygne ;
 Mais il pleure, le Fou, le Pur...
 Une procession lente de chênes verts
 S'ébranle vers la nuit où va rougir le Signe.

Sur le lys qui descend d'avoir regardé Dieu
 Ne prévaudront les roses ni les chairs fleuries :
 Il sait par la pitié la Blessure, et le feu
 Jailli des trous d'enfer par les sorcelleries.

Et la Femme aux yeux d'ombre en qui vivait l'effroi
 D'avoir étreint dans ses genoux dressés le Roi,
 Se prosterne entre ses cheveux de madeleine.

Sanctus et Hosanna vers le preux Parsifal
 Qui marchant sur les fleurs dans le soir triomphal

Brandit à bout de bras vers le Graal la Lance !

P. L.


Bayreuth, 3 Août 1900

EN PRÉPARATION



PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
EUGÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Carmen mysticum.
Sonates.
Émaux sur Or & sur Argent.
Beauté.
De la Prose.
Les Faunes.
Des Yeux.
L'Âme Moderne.
Les Adorantes.
La Vierge.



La Conque

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.



Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LÉCONTE DE LISLE, Léon DIERX, José-Maria DE HEREDIA, Stéphane MALLARMÉ, Algernon Ch. SWINBURNE, M^{me} Judith GAUTIER et MM. Paul VERLAINE, Jean MORÉAS. Charles MORICE, MM. Oscar WILDE, Maurice MAETERLINCK, Henri de RÉGNIER ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

Un frontispice à l'eau forte, par FÉLICIEN ROPS sera joint à la dernière livraison.

SOMMAIRE DU 1^{er} NOVEMBRE

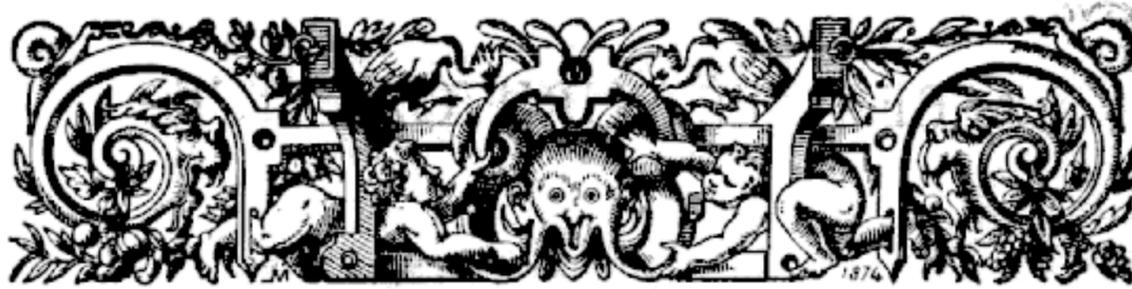
Vers

CHARLES MORICE.

*La Beauté Purificatrice
La Belle au bois dormant
Un Port
Vers
L'Angelus du Cœur
La Femme aux paons*

EUGÈNE HOLLANDE.
PAUL VALÉRY.
CLAUDE MOREAU.
LÉON BLUM.
HENRY BÉRENGER.
P. L.





VERS

Il va léger comme un baiser,
L'ignorance toute sciente,
La gravité toute riante,
Parmi les bois apprivoisés.

Et les bois sont ailés de voix
Et fleurants d'odeurs alizées
Pour cette âme fleurdelisée
Par la jeunesse de sa joie.

Il capte dans ses larges yeux,
Que leur impudence innocente,
Tout ce qu'il peut voir où qu'il hante
Et loin et par delà les lieues.

Il désire, il aime, il veut tout,
Les visages, les paysages —
Et combien sa folie est sage
Que le bois de mai mire et loue !

Mais comme il est celui que tout
Appelle et celui que tout choie
Il n'a pas le loisir du choix
Et va toujours il ne sait où.

Il va et ses pieds sont des ailes.
Il vole sans prévoir le soir
Étant parti riche d'espoir
Pour des matinées éternelles.

Et triste la fin du chemin
Que le bel éphèbe émerveille
Silencieusement surveille
Les fleurs qui fanent dans sa main.



CHARLES MOULCE.

LA BEAUTÉ PURIFICATRICE

Au V^{te} E. M. DE VOGÜÉ.*« La félicité git dans le sentiment de la Beauté,
point le plus élevé de la vie morale. »*

LEIBNITZ.

Un voile de vapeur flottait devant mes yeux ;
La tête en proie au mal et pesant vers la terre,
Je marchais, défaillant, dans un air délétère,
Et mes pieds étaient lourds, comme s'ils étaient vieux ;

Et les bruits des vivants dans la ville géante
Révoltaient mon oreille et me heurtaient au cœur,
Comme si d'ennemis un innombrable chœur
En clamant sur mes pas m'eût rempli d'épouvante.

En hâte, — vers quel but ? — la multitude allait.
Leurs gestes étaient fous et leurs yeux étaient vides :
Que faisais-je, étranger, parmi tous ces stupides,
O mes rêves, troublés des visions du laid ?

La foule se hâtait, dans son cercle de peine,
Cependant que l'instinct me poussait, âme et corps,
De l'éperon, du fouet, de la voix et du mors,
Comme un cheval blessé qu'un bon cavalier mène,

Loin des douleurs, loin du labeur artificiel,
Loin des mille maisons dont l'étreinte de pierre
Etouffe l'air d'en haut et presse la Lumière ;
Loin des bouches de feu qui crachent sur le ciel :

Vers la plaine, ma vaste et ma libre patrie ;
Vers les champs et les bois, refuge et réconfort ;
Vers les grands prés en fleur, d'où je revenais fort,
Quand j'y portais, enfant, mon âme endolorie.

Je marchais ; et Paris décroissait lentement,
 Et déjà j'oubliais mes haines en allées,
 Quand, dans les cieux, de musicales envoies
 Montèrent, conviant ma pauvre âme gaiment.



Douce chanson de l'espérance qui m'appelle !
 Et voici qu'un parfum s'épand dans l'air léger.
 Un souffle frais le porte et le fait voyager
 Des bourgeons près d'éclorre à l'herbe encor nouvelle.

Or une jeune fille aux yeux de bleu velours
 Passa, vive à marcher, et j'eus d'elle un sourire.
 Ses cheveux, casque d'or où le soleil se mire,
 Aimantant mon vouloir firent mes pieds moins lourds.

Un charme fut soudain diffus dans la nature.
 Le ciel, l'âme d'amour faite visible aux yeux,
 Bas, avec un recul d'azur mystérieux,
 Touchant à ce qui passe atteignait ce qui dure.

Et je lui dis : « Ecoute, ô Bienfaitante ! Viens !
 « Puisque tes pas aimés font tressaillir la terre,
 « Et que de son pouvoir elle tâche à te plaire,
 « Si tu veux, — car je suis captif en tes liens —

« Nous irons nous cacher en la forêt complice
 « De quelque mont, là-bas, où vivent moins d'humains.
 « C'est là que, joint à toi des lèvres et des mains,
 « Il se peut que mon vœu de bonheur s'accomplisse.

« Oh ! ne me traîne pas au milieu des damnés !
 « J'ai traversé leur foule et ma face en est pâle.
 « J'ai peur ! J'entends le son de la pierre tombale
 « Qu'ils touchent en marchant aussitôt qu'ils sont nés.

« Ils bâtissent dessus, te dis-je, leur demeure !
 « Ils la cimentent bien avec des sueurs d'or
 « Et mettent au dedans leur néant pour décor,
 « Mais la bâtisse croule et le sépulcre affleure !

« Nous, si tu veux, fuyons ; nous vivrons défen-
 « De l'effort que toujours à quelque autre est contraire,
 « Et nos corps oubliés ne pourront nous distraire
 « D'écouter nos pensers ensemble confondus.

« Le temps prendra nos jours, comme le vent les feuilles.
 « Nous n'aurons nul regret de les voir s'envoler ;
 « Quel songe fait celui qui les veut assembler !
 « Promets-tu la durée à des fleurs que tu cueilles ?

« Mais tu vas ton chemin ! Par grâce, écoute encor !
 « Pitié ! Je suis un cœur mauvais, hanté des vices :
 « J'embrasse tes genoux, pour que tu me ravisses
 « A là séduction qui leur donne l'essor. »

Elle me répondit : « Marchez donc dans ma voie
 « Je suis sœur des damnés et je n'ai point de peur.
 « Vous m'aimez ? Suivez-moi, vous deviendrez meilleur
 « Et même vous ferez l'œuvre humaine avec joie. »



O Beauté de l'Aimée ! ô Souverain Pouvoir !
 Tu domptas de mon cœur les puissances rebelles
 Et ta grâce ayant mis le nombre et l'ordre en elles,
 J'eus l'âme harmonieuse à force de te voir !

Comme un brusque rayon d'aurorale lumière
 Apaise et fait chanter dans sa joie, au réveil,
 Le dormeur qu'effrayait un monstrueux sommeil,
 J'ai vu la Vérité, Femme, sous ta paupière.

J'ai connu que la vie est un rêve et fait peur,
 A moins d'y découvrir le Dieu qui la pénètre ;
 J'ai connu que ce Dieu, c'est la Beauté, dont l'être
 Se dérobe aux cœurs froids indignes du bonheur.

« Cherches, vous trouvez ! » Sais-tu, ma douce amante,
 Lorsque, dans la cité, mes pas rythment tes pas,
 Que ces mots, par moments, mon cœur les dit tout bas,
 Et sais-tu que ta voix tendrement les commente ?

Elle dit « Près de moi tu vas, les yeux sereins,
 Dans des clartés, aux sons d'un orchestre invisible,
 Parce que le Divin, dans ma chair fait sensible,
 Par ta lèvre est touché, quand des bras tu m'étreins.

Mais ma beauté révélatrice est périssable.
 Elle t'a dit le mot de la félicité :
 Prends garde que la haine est une cécité.
 Le secret est d'aimer d'un amour inlassable ! »

EUGÈNE HOLLANDE.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

LA Princesse, dans un palais de roses pures
 Sous les murmures et les feuilles, toujours dort.
 Elle dit en rêvant des paroles obscures,
 Et les oiseaux perdus mordent ses bagues d'or.

Elle n'écoute ni les gouttes dans leurs chûtes
 Tinter, au fond des fleurs lointaines, lentement
 Ni s'enfuir la douceur pastorale des flûtes
 Dont la rumeur antique emplit le bois dormant.

... O belle ! suis en paix ta nonchalante idylle
 Elle est si tendre l'ombre à ton sommeil tranquille
 Qui baigne de parfums tes yeux ensevelis :

Et, songe, bienheureuse, en tes paupières closes
 Princesse pâle dont les rêves sont jolis
 A l'éternel dormir sous les gestes des Roses !

PAUL VALÉRY.

UN PORT

L'OCRE éclatant des rocs sur la mer bleue ailée
 S'ombre de lilas clair à l'aurore en éveillé
 Dans le port ébloui d'azur et de soleil
 Qui pavane l'orgueil de sa queue ocellée

Le quai monumental de marbres et d'airains
 Où s'éloignent des perspectives de colonnes
 Accueille les traitants venus des Barcelones
 Des Rhodes et des Tyrs par les déserts marins

Entre des zingaris bariolés, des femmes
 Passent. Des bateliers bruns dorment sur les rames.
 Des nègres heurtent des cages et des ballots

Lourds sur des planches frêles, et jettent leur charge
 Aux vaisseaux accroupis les ailes vers le large
 Prêts à partir, d'un vol lent, effleurant des flots.

CLAUDE MOREAU.

TRANSVERSAL

I

DANS le jardin, près des rosiers qu'un souffle frôle
Telle, les soirs d'été, légère, elle passait.
Je marchais, immobile à côté d'elle, et c'est
Le vent seul qui faisait frissonner son épaule.

Un frisson me prend au regret des soirs d'été,
Frisson d'amour, regret vague qui se dérobe,
Les soirs sont loin où les reflets bleus de sa robe
Mettaient la joie en mon pauvre cœur enchanté.

Quand la brise soufflait plus fraîche dans les branches,
Ses cheveux fins semblaient s'éparpiller dans l'air.
Par instants le ciel bas s'entr'ouvrait d'un éclair.
Elle marchait très droite en redressant les hanches.

II

O ! vous, que pour me faire oublier j'ai choisie
L'oubli que je cherchais en vous n'est pas venu.
Je baiserais pourtant votre bras lisse et nu
D'un baiser tendre, avec quelque mélancolie.

Vous m'avez accueilli, plus douce, avec douceur.
Et souriant presque gaiment de votre œil grave,
Je resterai votre ami cher et votre esclave,
Je serai votre frère et vous serez ma sœur.

Lorsque nous rentrerons, la nuit, par les rues vides,
Les pavés gris, au clair de lune, blanchiront,
Je poserai mon front lassé sur votre front,
J'effacerai sous mes baisers vos tristes rides.

III

Nous viendrons nous asséoir, quand nous serons lassés,
Dans le jardin, sous l'ombre claire des verdure.
Nous ne nous dirons pas de paroles trop dures.
Nous serons indulgents — comme par le passé ?

Nous penserons aux jours heureux des étés proches,
Aux jours heureux que les rayons purs traversaient,
Je ne sais plus les mots cruels qui vous blessaient
Nous causerons sans ironie et sans reproches.

Nos espoirs sont ternis, nos désirs sont calmés,
Mais laissez-moi, les yeux fermés, revoir en songe,
Les jours enfuis, les rêves morts, les vieux mensonges
Et croire que jadis nous nous sommes aimés.

LEON BLUM.

L'ANGELUS DU CŒUR

QUELLE correspondance étrange existe-t-il
 Entre la mort du jour et l'aube de mes rêves
 Pour que tous mes plus chers souvenirs de bonheur
 Soient mêlés à celui de ce moment charmeur
 Où les molles clartés se succèdent trop brèves
 Sur l'Occident, tantôt puissant, tantôt subtil ?

Sans doute les espoirs que mon âme recèle,
 Comme sous un climat clément de tendres fleurs,
 A la fraîcheur du soir ouvrent mieux leurs pétales,
 Quand la Vie assourdit les richesses brutales
 De ses formes, de ses bruits et de ses couleurs
 Sous la diffusion de l'ombre universelle.

O crépuscule, ô rêve extérieur du ciel,
 Oasis embaumée où le Temps dans sa fuite
 Eternelle s'arrête et s'oublie un moment,
 O rêve, ô crépuscule aussi du sentiment,
 Halte du cœur où le mystère nous invite,
 Oubli de l'action, baume du mal réel,

Salut, frères géméaux dans l'espace et la vie !
 N'êtes-vous pas l'étoile et les vents alizés
 Pour l'âme qui voyage aux océans du songe ?
 Elle bénit en vous le bienfaisant mensonge
 Du clair-obscur par qui vous idéalisez
 Un monde qui la tient de trop près asservie.

O Crépuscule, ô Rêve, adelphe qui mêlez
 Dans le soir délicat vos formes enlacées,
 Combien d'illusions parfaites je vous dois !
 Faites pleuvoir toujours avec vos divins doigts
 Une neige de fleurs pâles et de pensées
 Par les firmaments clairs et sur nos cœurs troublés

Pour qu'en dépit du mal, en dépit des orages,
 Des aveuglants soleils et des pesantes nuits,
 Nous retrouvions encor pour nos rêves, qu'exile
 Trop de lumière ou trop d'obscurité, l'Asile
 Où ne pénètrent pas les terrestres ennuis,
 L'Eden spirituel aux imprévus mirages !

Eden d'apothéose où flottent des parfums
 De verveine et d'iris mêlés d'héliotrope,
 Eden suave où les plus sceptiques esprits
 Rapprennent le Credo des espoirs désappris,
 Où les derniers songeurs de notre vieille Europe
 Viennent se consoler de leurs dogmes défunts,

Contre le plein soleil, contre la multitude,
 Salut et sois béni, miraculeux séjour
 Où l'Angelus du Cœur éternellement tinte,
 Pays de la tendresse et de la demi-teinte,
 Crépuscule, tombeau de la nuit et du jour,
 Rêve, tombeau du doute et de la certitude !

HENRY BÉRENGER.

LA FEMME AUX PAONS

Besnard pinxit.

Des paons légers suivent une femme
 Sur le bleu d'un rêve.
 Une blancheur, un épithalame
 De plumes s'élève.

Les paons sont blancs, les plumes sont blanches.
 Elle, est rouge, et nue,
 Les paons câlins suivent vers ses hanches
 L'odeur reconnue.

Effleurant l'herbe, allongeant leurs queues
 Ils vont derrière elle
 Qui disparaît sous les branches bleues
 Fugitive et frêle

C'est un soupir, c'est une caresse
 Leur démarche ailée.
 Ils ont aimé cette chasseresse
 Dans l'ombre étoilée

Ils ont moulé leur col à son ventre
 A son dos leurs plumes
 Et doucement se glissent vers l'autre
 Comme un vol de brumes,

Vers l'autre bleu des fleurs nuptiales
 Des fleurs fraternelles
 Où s'abandonnent les cheveux pâles
 Mêlés dans les ailes.

EN PRÉPARATION

PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
CLAUDE MOREAU
CAMILLE MAUCLAIR
EUGÈNE HOLLANDE
ANDRÉ GIDE
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
HENRY BÉRENGER
MICHEL ARNAULD
P. L.

Chorus mysticus.
Les Beaux Avars.
L'Or & et la Nuit.
Les Apparences.
Beauté.
Traité du Narcisse.
Antigone.
Des Yeux.
L'Ame Moderne.
Les Adorantes.
Les Seins Etoilés



LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCI

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.

N^o _____

Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LÉONTE DE LISLE, Léon DIERX, José-Maria DE HEREDIA, Stéphane MALLARMÉ, Algernon Ch. SWINBURNE, M^{me} Judith GAUTIER et MM. Paul VERLAINE, Jean MORÉAS, Charles MORICE. MM. Oscar WILDE, Maurice MAETERLINCK, Henri de RÉGNIER ont bien voulu accepter d'inaugurer aussi la jeune revue.

Un frontispice à l'eau forte, par FÉLICIEN ROPS sera joint à la dernière livraison.

SOMMAIRE DU 1^{er} DÉCEMBRE

Lied

MAURICE MAETERLINCK.

La Promenade.

ANDRÉ GIDE.

Vers.

LÉON BLUM.

Sonnet.

CAMILLE MAUCLAIR.

Les beaux avarés d'eux-mêmes.

MAURICE QUILLOT.

La vierge au piano.

HENRY BÉRENGER.

Glaucé.

P. L.





LIED

VOUS avez allumé les lampes ;
— O le soleil dans le Jardin ! —
Vous avez allumé les lampes ;
Je vois le soleil par les fentes,
Ouvrez les portes du Jardin !

— Les clefs des portes sont perdues ;
Il faut attendre, il faut attendre ;
Les trois clefs tombent de la tour,
Il faut attendre, il faut attendre,
Il faut attendre d'autres jours.

D'autres jours ouvriront les portes ;
La forêt garde les verrous,
La forêt brûle autour de nous ;
C'est la clarté des feuilles mortes
Qui brûlent sur le seuil des portes. —

— Les autres jours sont déjà las ;
Les autres jours ont peur aussi ;
Les autres jours ne viendront pas ;
Les autres jours mourront aussi ;
Nous aussi nous mourrons ici... —

(B.N.)

MAURICE MAETERLINCK.

957

LA PROMENADE

Nous nous sommes levés un matin ;
 Nous étions las d'attendre quelque chose,
 Et comme le ciel était rose
 Nous sommes partis un matin
 En nous tenant par la main
 Le long des berges du chemin
 Parmi les fleurs écloses.

Nous avons marché jusqu'au soir
 Le long de la route
 Et tu me disais : nous allons, écoute
 Vers l'Eglise où il y a quelque chose à voir.

Les prunelles après cet obscur sommeil
 Et encloses sous les opaques paupières
 Avaient oublié les lumières,
 — Mais dans la forêt aux clairières
 S'ouvraient et avaient des éblouissements roses
 Aux lucides métamorphoses
 Du matinal soleil.

Et nous écoutions les chants clairs
 De tous ces oiseaux dans les branches.

Nous avons marché jusqu'au soir
 Nous avons le lointain espoir
 De voir quelque chose.

Quand se sont éloignés les ombrages humides,
 Les sourires des bords des eaux,
 — C'était l'heure candide
 Où les sources s'évaporent
 Entre les roseaux.
 Nous avons déploré que fut si brève l'aurore,
 Les brumes au bord des ruisseaux
 Et la paix ombreuse des branches.

Et comme l'Azur illumine,
 Tu mettais ta main dessus tes yeux pour voir
 Au loin, les toits des villes blanches
 Sur les calmes collines.

Nous avons marché jusqu'au soir
 Jusqu'à la nuit venue
 Vers l'Eglise inconnue.

Les rayons penchés ont envahi la plaine.
 Les grands rayons se sont assoupis sur la plaine ;
 Des chants sont montés aux Azurs pacifiques ;
 Et dans les lointains éblouis, des haleines
 Vespérales et purpurines sont montées
 Pour accueillir la chute oblique du Soleil.

Alors notre âme s'est assise sur la mousse
 A cause des nuages vermeils
 Et parce qu'un doux parfum montait de la mousse,
 — Un peu de jour mourant encore se désole ;
 Et tu as murmuré des antiques paroles.

Alors le crépuscule s'est clos.
 Le sentier qui fuyait s'est caché sous la mousse
 La route s'est enfoncée dans la vase,
 Et nous eûmes peur de l'heure passée.

Et nos âmes alors s'étonnèrent
 D'être ainsi assises ensemble ;
 Alors tes mains s'abandonnèrent
 Alors tes mains
 S'abandonnèrent.

Et puis nos âmes se désolèrent :
 « Qui sait si de nouveaux matins
 Reviendront, et si pour tous deux ensemble ?
 Qui sait si des aurores roses ?
 Ah ! que si nous allions encore nous endormir
 Cette nuit dans l'enchantement des choses ! »

— Les nocturnes voix se sont tues
 Et les fleurs écloses écoutent
 Mais nous ne savons plus le chemin,
 Nous avons perdu la route.

Tu fis un geste, avec ta main,
 De silence, et tu dis : « Ecoute —
 Là-bas, les cloches de l'Eglise
 Qui sonnent ! —

« Ici le jet d'eau sangloté étrangement et meurt. »

Le mouvement lascif et brusque des lianes
 Dans la forêt sonore, où l'eau vive bruit,
 Effarouche l'oiseau mobile qui s'enfuit.
 Oh ! Maleine, est-ce vous, ou bien est-ce Uglyane ?

Il est tombé soudain, lorsque la lune a lui,
 Le long jet d'eau qui sanglotait dans la clairière.
 Son cri d'adieu, qui traversa notre prière,
 L'entendez-vous parmi les souffles de la nuit ?

Je l'entends. Les hiboux pleurent. La lune pleure.
 Comme ils glissent, ses sanglots gris, sur le gazon.
 Donnez la main. Mais vous pleurez. Pleurez. C'est bon
 De pleurer, dans la nuit triste qui nous effleure.

Pleurez. Sur les rameaux des lourds marronniers roux
 Pleurent de longs regrets de lumière indécise.
 Pleurez. Ne dites rien ; mais pleurez. L'herbe est grise.
 Maleine, Ce n'est pas Uglyane, C'est vous.

LÉON BLUM.

SONNET

L'ATTENTE, ce soir d'or de quelque vert fantôme
 Emergé ruisselant de l'eau triste des glaces
 Exagère le vol imprévu de l'atome
 Aux factices soleils des bougeoirs, et si lasses

Nos âmes, que voici s'instaurer en des grâces
 Des squelettes fardés de la poudre d'un tome
 Tout un cortège de bouffons aux cent grimaces
 Souillant la nuit de son carnaval polychrome.

Le livre sacrilège avec l'ennui tua
 L'Hérodiade ou le Narcisse qu'espéra
 Notre attente qui s'épouvante et qui désire :

Et s'exalte sur ta déroute en ton espoir,
 Cœur lâche épris de quelque héroïque délire,
 L'or muet de la glace morte dans ce soir.

CAMILLE MAUCLAIR.

Les Beaux-Avares d'eux-mêmes

DERRIÈRE LA MONTAGNE

C fut un matin d'aube indécise :
 Nous avions chanté toute la nuit ;
 Tu me pris par la main — puis
 Nous suivîmes la route grise
 Jusqu'aux lèvres de l'aube indécise.

Tu semblais t'émouvoir du repos des campagnes,
 Et tu disais : — O viens, là-bas, toujours plus loin,
 A travers les champs de sainfoin ;
 Je veux voir les autres Demains
 Qui sont derrière la montagne.

Mais un ange, — t'en souvient-il ? —
 Un ange a cligné ses beaux cils
 Sur l'or voilé de ses grands yeux : — O Roseline
 Roseline, sur la colline,
 De grandes fleurs ont entr'ouvert leurs cœurs tremblants,
 Et ce matin, o Roseline, les lys blancs
 Sont trop pâles — sont bien trop pâles —

Et toi, tu l'écartas d'un geste,
 Et comme il s'en allait pensif, tu me dis : — Reste
 Avec ta fiancée aux paupières pâles.

Le long du tranquille chemin,
 Nous marchions la main dans la main
 Vers les invisibles Demains
 Qui sont derrière la montagne !
 Et tu disais : — Je sens qu'un Dieu nous accompagne !
 Puis, tu chantaï, avec ton cœur silencieux
 Tous les poèmes d'or dont je savais la trame
 Et c'était, dans la nuit, comme un clair bruit de rames
 Sur l'étang immobile ouvert devant les Cieux.

Pendant longtemps nous avons fui
 A travers les jours et les nuits
 Vers le métaphysique ennui des gypaètes : —
 Autour de nous chantaient des âmes de poètes ;
 Et sur l'herbe, nos pieds ne laissaient pas d'empreinte.
 Un soir — lorsqu'au ciel noir la lampe fut éteinte,
 Nous restâmes assis sur l'herbe des sentiers
 Près du carrefour familial
 Où, devant une Croix, des peuples en prières

Avaient, de leurs genoux, creusé le cœur des pierres,
 ...Le vent passait, avec des hymnes, dans les saules,
 Et j'appuyais mon front brûlant sur ton épaule.

Devant nos corps entrelacés
 Passaient les souvenirs glacés :
 Tu les comptais, avec des grâces enfantines,
 Quand leur procession descendait les collines
 Pour fondre, dans la mer des brouillards entassés.

— Mon ami, vois-tu pas cette flamme envolée ?
 Son aile d'or s'égare à travers la vallée,
 Près des rochers fleuris
 Où se crispe la chair rose des saxifrages,
 Qui sait ? Peut-être encore assez puissants, nos cris,
 Pour la ramener des naufrages ?

* *

Vers les invisibles Demains,
 Nous allions — nos cœurs dans nos mains !

Et tu disais : — O Paraclet,
 Du Paradis voici les clefs :
 Viens avec nous aux fiers sommets de nos vertiges ;
 Les pauvres fleurs d'ici sont mortes sur leurs tiges
 Pour n'avoir pas chanté la gloire du Très-Haut,
 Comme les durs fléaux
 Sur l'air où les gerbes s'amoncellent,
 Nos cœurs battent dans nos mains frêles :
 Paraclet, divin Paraclet,
 Du Paradis voici les clés —

Alors je dis — Ma Roseline,
 Nous avons gravi la colline :
 Derrière nous, les champs lointains sont effacés. —

.....

Mais avec un doux cri, tu répondis — Passez
 Monsieur, c'est la clarté monotone des lunes...
 La porte est entr'ouverte... et ton cœur a menti —
 O mes tendres Espoirs tombent anéantis,
 Car — vois-tu — mon amour...
 Comme ils sont ténébreux et maussades, les jours
 Qui sont derrière la montagne l...

MAURICE QUILLLOT.

LA VIERGE AU PIANO

LA double lampe jaune et rose a nuancé
De reflets orangés le salon or et rouge.
Quelques amis sont là groupés. Plus un ne bouge,
Un court silence, et la musique a commencé.

Tu es au piano sous l'éclat des bougies,
Beethoven te remplit de peur et de douceur :
Toute pâle aux puissants appels du précurseur,
Tu palpites, beau cygne aux ailes élargies,

Puis, rassurée enfin, tu pars d'un noble élan
Sur le fleuve harmonique où, dans l'oubli de l'heure,
Le violon s'exalte, le piano pleure,
Et le violoncelle exhale un regret lent.

Sur ton front la candeur, dans tes yeux l'allégresse,
Et le rose de la pudeur t'illuminant,
De tes savantes mains tu nous fais maintenant
Un rare et cher tissu d'invisible tendresse.

Parce qu'elle y révèle un charme essentiel,
La musique ennoblit encore ton visage
Comme le soir idéalise un paysage
Parce qu'il y répand le souvenir du ciel.

Je sais bien que demain tu ne seras plus telle :
Le sublime est plus bref qu'un éclair sur la mer,
Et tu me fais sentir ce soir le charme amer
De la beauté qu'on sait n'être pas immortelle.

Qu'importe ? Le plus pur de toi me fut livré :
Tu ne te connais pas, seul j'ai saisi ton âme,
Et celui qui t'aura pour fiancée ou femme
Comprendra moins que moi quel fut ton être vrai.

La Musique, par qui j'ai pu mieux te connaître,
Immortalisera du moins ton souvenir :
Je l'ai mise en mes vers et tu n'y peux périr,
Puisqu'ils ont pour mission l'essence de ton être !

HENRY BÉRENGER.

GLAUCÉ

ELLE se baigne
 Au marais des iris et des grands lys d'eau
 Elle se baigne comme un nénufar blanc
 Comme un nénufar et sa corolle saigne
 Elle toute en or ruisselant
 Comme un soleil du soir qui baigne dans l'eau
 Miroitante et merveilleuse

Le marais verdâtre et si lourd d'or
 L'étang putride vert et noir
 Est le miroir
 De ses hanches,
 Blanches
 O qui chantera l'enfant glauque et d'or
 Dans ses mares mordorées

Son fin buste émerge de l'eau
 Comme un nénufar chevelu d'or rouge
 Ses yeux sont comme des flammes sur l'eau,
 Vertes étoiles, ses yeux doux d'Asie
 Mais sa bouche est un coquillage de pourpre
 Et sa chevelure est sur sa bouche
 Sa chevelure cramoisie

Ses cheveux longs, où sont des algues vagues
 Et des crabes verts aux crocs des boucles
 Et l'écume des basses vagues
 Et des gouttes d'escarboucles
 Où les lumières ont des verves
 O comme au front des roches d'or
 Ses cheveux dissolus couronnés de conferves

Ses cheveux, ah défleuris ! ses cheveux dévêtus et nus...

« Iris
 Marécageux iris
 Mes cheveux sous-marins mêlés d'algues languides
 Te veulent, triste iris,
 Et l'iris de mes yeux. »

Voici trouer la frêle eau d'or
 Ses doigts luxurieux.
 Vers les iris, vers les iris,
 Fleurs droites à fleurir derrière ses oreilles
 Fleurs d'ombres et d'azurs, fleurs froides, bleus iris
 Bleus baisers de la nuit dans ses mains nonpareilles
 Baisers bicus et d'argent.

SOUS PRESSE

ANDRÉ GIDE
EUGÈNE HOLLANDE
HENRY BÉRENGER
CAMILLE MAUCLAIR
CLAUDE MOREAU
PIERRE LOUYS

Traité du Narcisse.
Beauté.
L'Ame Moderne.
L'Inaccessible.
Vers les Yeux des Sirènes.
Astarté.

EN PRÉPARATION

PAUL VALÉRY
MAURICE QUILLOT
RENÉ MALDAN
EDMOND FAZY
LÉON BLUM
MICHEL ARNAULD
ANDRÉ GIDE
EUGÈNE HOLLANDE
HENRY BÉRENGER
CAMILLE MAUCLAIR
CLAUDE MOREAU
ANDRÉ WALTER
P. L.

Chorus Mysticus.
Le Psychothéramène.
Le déplorable arcane.
Antigone.
Des Yeux.
Les Adorantes.
Valentin Knox.
La Cité future.
Les Frissons de l'Aurore.
Les Apparences.
Les Thargéliodes.
Poésies (posthumes).
Sainte Marie de Magdala.



LA CONQUE

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe...

H. de R.

MDCCCXCH

ONZIÈME LIVRAISON.

La Conque



LE NUMÉRO : DIX FRANCS — ABONNEMENTS : CENT FRANCS

LA CONQUE, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons, tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe.

№

Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée.



Chaque livraison de LA CONQUE est précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit. Nous avons publié les poèmes de MM. LÉCONTE DE LISLÉ, Léon DIERX, José-Maria DE HEREDIA, Stéphane MALLARMÉ, Algernon Ch. SWINBURNE, M^{me} Judith GAUTIER et MM. Paul VERLAINE, Jean MORÉAS, Charles MORICE, Maurice MAETERLINCK, Henri de RÉGNIER.

Un frontispice à l'eau forte, par FÉLICIEN ROPS sera joint à la dernière livraison.

SOMMAIRE DE LA ONZIÈME LIVRAISON

Heure

HENRI DE RÉGNIER.

Poésies.

ANDRÉ WALTER.

Sonnets.

CLAUDE MOREAU.

Le Bois amical, Ensemble, Fragment.

PAUL VALÉRY.

Au Prince Taciturne.

PIERRE LOUYS.





HEURE



EST l'Espoir !...

Comme des ailes faibles dans le crépuscule
Si loin que c'est le vent, peut-être, ou le frisson
De ta pâleur sur ta face, ô taciturne
Devant quelque Ombre en les cyprès du bois nocturne
Parmi les asphodèles graves du gazon,
Ou des pas que le vent simule aux campanules
Des bleus treillis du vieux jardin de la raison
Où ton âme se connaît moins au crépuscule.

C'est l'Espoir.

Ecoute, il est assis au bord du fleuve
Si près de l'eau que ses ailes trempent dans l'eau
O les antiques ailes en l'eau toujours neuve
Qui fuit et mouille le plumage de nouveau
Le plumage des grandes ailes dans l'eau.

C'est l'Espoir

Mais voici l'aube et l'heure pâle

Où ta face est plus triste encore et taciturne
Et folle de mornes alarmes
En les mains à travers qui coulent une à une
Tes larmes...

Le vent efface des traces de pas nus aux sables.

C'était l'Espoir
Qui fut assis dans l'ombre auprès du fleuve noir !

HENRI DE RÉGNIER.



957

P O É S I E S

Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère ;
Pas de chants sous les fleurs et pas de fleurs légères,
Ni d'Avril, ni de rires et ni de métamorphoses,
Nous n'avons pas tressé de guirlandes roses.

Nous étions penchés à la lueur des lampes
Encore, et sur tous nos bouquins de l'hiver
Quand nous a surpris un soleil de septembre
Rouge et peureux et comme une anémone de mer.

Tu m'as dit : « Tiens ! voici l'Automne.
Est-ce que nous avons dormi ?
S'il nous faut vivre encore parmi
Ces in-folios, ça va devenir monotone.

Peut-être déjà qu'un Printemps
A fui sans que nous l'ayons vu paraître ;
Pour que l'aurore nous parle à temps
Ouvre les rideaux des fenêtres. » —

Il pleuvait. Nous avons ranimé les lampes
Que ce soleil rouge avait fait pâlir
Et nous nous sommes replongés dans l'attente
Du clair printemps qui va venir.

Une lampe neuve remplace la vide ;
Une nuit succède à une autre nuit ;
Et l'on entend fuir dans la nuit, le bruit
Du sablier triste qui se vide.

Nous rapetassons de faux syllogismes
Et nous ergotons sur la Trinité,
Mais tout ça, ça manque un peu de lyrisme
Et nos lampes ne font pas beaucoup de clarté.

Pour quand nous avons trop mal à la tête
Au fond de la chambre basse on a mis
Parallèles deux étroites couchettes ;
Nous nous étendons puérils et soumis.

Nous récitons nos petites prières
Nous soufflons tous les flambeaux
Et se closent sur les paupières
Les nuits étroites des tombeaux.

Mais devant nos prunelles hagardes
Un grand concept s'obstine à mourir
Et nous avons peur de nous endormir
Parceque l'un sent que l'autre le regarde.

Je sais qu'une âme implique un geste
 D'où vibre une sonorité
 Qu'harmonieusement atteste
 La très adéquate clarté.

Un paysage s'exaspère
 Au gré de ses intentions
 Et une rythmique atmosphère
 Unit cette âme à l'horizon.

Mais je ne sais pourquoi notre âme débile, erre
 Sous des ciels neufs et qu'elle n'a pas choisis,
 Et parmi des campagnes autoritaires
 Où nous n'osons que des gestes soumis.

Alors, puisque nous n'avons plus de force
 Et que le paysage est vainqueur...
 Au moins je voudrais qu'il emporte
 Des victoires selon nos cœurs.

Et je cherche un champ de soleil
 Où tu doives me dire : « Je t'aime. » —
 Mais seule la lune éclaire la plaine
 Toujours d'une pâleur pareille.

NOCTURNE

J'ERRAIS sur les lisières aventureuses.
 D'une triste forêt sans oiseaux,
 C'était l'heure où une contrainte peureuse
 Fait dire malgré soi des mots.

Au bout de l'allée couverte
 La lune est apparue
 Si plaintive et si verte
 Que nous ne la reconnaissons plus.

Tu m'as dit avec un air d'ennui :
 « Es-tu bien sûr que ce soit la même ?
 Comme elle est malade aujourd'hui,
 La pauvre lune, comme elle est blême ! »

Un vent tiède a soufflé dans les branches
 Elles ont agité plaintivement leurs feuilles rousses.
 Nous, nous regardions le long de la mousse
 Gésir nos pauvres petites ombres pâles.

Je t'ai dit avec un air maussade :
 « Elle est bien malade aujourd'hui,
 La lune, elle est bien malade ! »
 En voilà assez pour aujourd'hui.

L'AVENUE

UNNE rythmique allée haute et découverte
De troncs alignés symétriquement,
ifs et tilleuls aux feuilles rousses et vertes
Se prolonge sous le crépuscule indéfiniment.

Comment j'y fus mené, — par quel sortilège ?
Je ne sais, — et je ne pourrais dire vraiment
Quel rythme mauvais était dans cette allée de rêve,
Où ma pauvre âme s'égarait solitairement.

Une branche déplacée, ou bien un peu de lumière
D'une lune qui se soulevait me fit te voir.
L'étonnement de te voir là me fit taire ;
Mais tu semblais ne pas savoir que nous étions là.

Ta robe blanche apparue entre les branches
D'un arbre y jetait comme une blanche clarté —
Puis l'allée continuait aussi logique,
Comme si tu ne t'y étais pas arrêtée.

Tes mains s'ouvrirent dans un geste fatidique
Les paumes offertes à la lune qui luit ;
Pendant que de ses vocalises mécaniques,
Un rossignol faisait des trous dans la nuit.

SOLSTICE

UN chant de cor a retenti dans l'air sonore.
Nous avons compris qu'il ne fallait plus bouger ;
Le cor s'est tu, mais la vibration monte encore
Vers l'horizon cuivré.

Les halliers d'or se sont inclinés vers les pailles.
Les champs étaient par meules jaunes rangés ;
Un soleil mort luisait au fond du paysage
Et des forêts hautes s'étaient dressées...

Il y avait sur les lisières des hêtrées
Des corneilles qui ne voulaient pas s'endormir,
Et on voyait entre les branches enchevêtrées
De cerfs passants qui s'étaient arrêtés...

Pourquoi ce cor a-t-il vibré dans le silence ?
Quelle heure est-il que ce soleil ne dorme pas ?
Les corneilles, sur les halliers que le soir balance,
Ces corneilles ne se tairont donc pas ?...

Des pleurs encor ! ah ! ça devient trop monotone.
Nous aurions dû rester à la maison ce soir.
Ah ! voici déjà les feuilles mortes de l'automne,
Qui tourbillonnent dans le vent du soir...

LE PARC

QUAND nous avons vu que la petite porte était fermée
 Nous sommes restés longtemps à pleurer ;
 Quand nous avons compris que ça ne servait pas à grand chose,
 Nous avons repris lentement le chemin.

Tout le jour, nous avons longé le mur du jardin,
 D'où parfois nous venait des bruits de voix et de rires ;
 Nous pensions qu'il y avait peut-être des fêtes sur l'herbe,
 Et cette idée-là nous faisait mélancoliques.

Le soleil vers le soir a rougi le mur du parc ;
 Nous ne savions pas ce qui s'y passait, car on ne voyait
 Rien que des branches qui, par-dessus le mur s'agitaient
 Et qui laissaient de temps en temps tomber des feuilles.

LANDE DOUBLE

*Ton âme aimera son reflet dans les glaces ;
 Elle croira qu'elle voit quelqu'un d'autre.*

A. S.

CETTE lande de bruyère rose
 Où nous étions venus nous asseoir, —
 Cette lande, se métamorphose
 Sous les obliques rayons du soir.

On dirait que c'est un miroir
 Où fleurissent des nuages roses
 Une calme plaine de cristal
 Où paissent nos âmes sentimentales.

Le ciel que le couchant teinte de roses —
 On dirait une lande de bruyères. —
 C'est comme une plaine reflétée,
 Où broute mon âme dépareillée.

ANDRÉ WALTER.

SONNETS

LES Grecques sur le port en péplos de safran
 Agitant des lauriers et des branches de roses
 Regardent revenir vers les apothéoses
 Les citoyens vainqueurs des rostres du tyran.

Fendant la mer, trouant l'onde, dressant leurs proues,
 Les trières sur les hauts flots glauques, les nef
 Légères au rythme des coups d'avirons brefs,
 Longs paons noirs, soulèvent l'écume en larges roues.

La foule est au quai, joyeuse : « Ils reviennent ! les
 Voici ! » Des tapis d'or les mènent au palais
 Suspendre au rude Arès les dépouilles coupées ;

Les sacrificateurs traînent des boucs cornus
 Et des femmes au mur allongeant leurs bras nus
 Croisent des rameaux verts sur le sang des épées.



Q'ON déserte la ville ! que nul ne rallume
 L'autel ! nous laisserons à tout jamais, ce soir,
 Les dieux horribles de la terre, et dans le noir
 Nous partirons, suivis par un frisson d'écume...

La nef impérieuse à travers l'amertume
 Bondira, tranchant l'eau du fil de son coupoir,
 Et nous nous pencherons sur la proue à l'espoir
 De vos terribles voix, déesses de la brume !

Grands poissons glauques d'où fleurissent des corps blancs,
 Nus miroirs de la lune et des flots nonchalants,
 Vous qui chantez vos yeux dans les algues, Sirènes !

Quand nous aurons touché vos bouches, vous pourrez,
 D'un signe seulement de vos doigts adorés,
 Délivrer dans la mort nos âmes plus sereines.

CLAUDE MOREAU.

LE BOIS AMICAL

A André Gide.

Nous avons pensé des choses pures,
Côte à côte le long des chemins.
Nous nous sommes tenus par les mains,
Sans dire ! — parmi les fleurs obscures...

Nous marchions comme des fiancés
Seuls, dans la nuit verte des prairies
Et nous partagions ce fruit de féeries,
La Lune ! amicale aux insensés...

Et puis ! nous sommes morts sur la mousse
Très loin, Tout seuls ! parmi l'ombre douce
De ce bois intime et murmurant...

Et là-haut ! dans la Lumière immense
Nous nous sommes trouvés en pleurant,
O mon bon Compagnon de *Silence* !...

ENSEMBLE

A Pierre Louys.

E vous salue, ô frère exquis ! ô Mien !
Ensemble venons quand le jour mourra
Ecouter le vieux chant grégorien !
Pénitente, une cloche tintera.

Comme un couvercle de tombeau, le soir
Bandera nos yeux, ouvrant notre cœur
Et nous marcherons, tenant l'encensoir
Dans la Nuit silencieuse du chœur.

O combien seuls devant Dieu ! combien seuls
Cherchant les purs et nocturnes linceuls
Ou bruit la parole auguste d'or...

Marchons vers la Lampe des Bien-Aimés,
Prions, ô frère ! puis, les yeux fermés
Embrassons-nous devant le Saint Trésor.

FRAGMENT

UN soir favorisé de colombes sublimes,
 La pucelle doucement se peigne au soleil
 Aux nénuphars sur l'onde elle donne un orteil
 Ultime, et pour tiédir ses froides mains errantes
 Des fois baigne au couchant leurs roses transparentes.
 Tantôt, si d'une ondée innocente, sa peau
 Frissonne, c'est le dire absurde d'un pipeau,
 Flûte dont le coupable aux dents de pierrerie
 Tire un futile vent d'ombre, et de rêverie
 Par l'occulte baiser qu'il risque sous les fleurs
 Mais toute indifférente à ces doux jeux de pleurs
 Ni se divinisant par aucune parole
 De rose, la beauté jouant de l'auréole
 Mire dans l'œil auguste émerveillé d'un or
 D'éparse chevelure où fuit la myrrhe encor,
 De la lumière vue entre ses doigts limpides !
 ... Une feuille meurt sur ses épaules humides
 Une goutte tombe de la flûte sur l'eau.
 Et le pied pur s'épeure comme un bel oiseau
 Ivre d'ombre...

PAUL VALÉRY.

— 204 —

AU PRINCE TACITURNE

Si j'entre en la forêt du frêne et de l'alberge
 Attiré par la lune au lac lucide et pur
 A l'espoir d'entrevoir comme un songe futur
 Ta Chimère apparue au miroir de la berge

Avant d'atteindre aux eaux d'où sa blanche ombre émerge
 La marque de tes pas séchée au terrain dur
 Me dira quel héros d'argent, d'aube et d'azur
 A fait sourdre le sang nuptial de la vierge

Je n'irai pas au bois conquérir les seins froids
 Où ta longue épée entre et luit comme une croix
 Chercheur de face pâle et d'âme taciturne

Je suivrai le long gué par les marais du soir
 Et j'irai découvrir nue en son trône noir
 Une déesse en fleurs dans une île nocturne

PIERRE LOUYS.

EN SOUSCRIPTION CHEZ BAILLY

11, Chaussée d'Antin

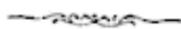
ASTARTÉ

Vingt-cinq poèmes

par

P. L.

Avec une couverture par BESNARD



1 vol. in-4° écu tiré à cent exemplaires numérotés,
tous sur papier de luxe :

4 sur Chine	100 fr.
9 sur Whatman	30 »
12 sur papier impérial du Japon	20 »
75 sur Hollande Van Gelder	10 »



POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LA LUNE

RECUEIL PÉRIODIQUE DE POÈMES EN PROSE ET EN VERS
INÉDITS



ABONNEMENT PERPÉTUEL : 100 FRANCS.



LA LUNE (format in-4° écu) se publiera irrégulièrement et ne cessera jamais de paraître. Elle sera tirée à cent exemplaires. Il ne sera fait aucun service. Elle ne sera jamais réimprimée.